

## LE DIXIESME LIVRE

### DE LA QUATRIESME PARTIE D'ASTRÉE

Les importantes affaires qui agitoient l'esprit d'Adamas luy interrompoient de sorte le sommeil, que le plus souvent il sortoit du lict sans avoir pu clorre l'œil, et quoy que son aage qui estoit desja fort avancé dans la vieillesse, le conviast quelquesfois à se reposer, si est-ce que l'affection qu'il avoit au service de la Nymphé et au bien de cet Estat, qui sembloit n'avoir autre assurance qu'en luy, faisoit faire à ce corps demy-cassé des efforts incroyables, tant le desir de bien faire à de puissance sur une personne genereuse. Et d'autant plus qu'il voyoit le peril grand, et les remedes difficiles, d'autant plus aussi rappelloit-il toutes les forces de son esprit et de son jugement, pour s'opposer aux desseins de Polemas.

Et veritablement les difficultez n'estoient pas petites qui se presentoient toutes à la fois à ses yeux, car voir la Nymphé des-nuée d'hommes et d'argent, et n'avoir pour toute seureté que Marcilly, ou encore il ne falloit point douter que son ennemy n'eust de tres-grandes intelligences, et avoir à se defendre contre un grand homme de guerre, qui avoit la force des hommes, des forteresses, des intelligences, et de tous les deniers de l'Estat en sa puissance, il y avoit bien sujet d'estre en peine et en doute. Et l'une des choses qui le travailloient le plus, c'estoit qu'encore falloit-il que, pour s'opposer à cette violence et trahison, il fist les preparatifs necessaires si secrettement que l'ennemy ne s'en put apercevoir ; chose si difficile qu'elle sembloit impossible, parce que presque il ne sçavoit de qui se fier, pour la grande commodité que Polemas avoit eue de corrompre tous ceux qu'il avoit voulu attirer à sa faction, Il est vray que la survenue du prince Godomar en un temps si opportun, et de tous ces chevaliers qui estoient avec luy, comme aussi la rencontre de damon et d'Alcion, luy donnoient un grand courage, luy semblant que c'estoit une cognoissance que Dieu vouloit conserver la Nymphé contre les tyrannies de cet homme. Lors qu'il estoit plus avant en ces pensées et que dés le plus grand matin il alloit donnant ordre à ce qui estoit le plus necessaire, ceux de la garde luy firent sçavoir qu'une bonne troupe d'estrangers s'estoient presentez à la porte pour entrer, qui n'ayans point voulu dire leurs noms, y avoient esté arrestez, que toutesfois ils sembloient ne venir point à mauvais dessein, puis qu'il y avoit quantité de dames dans des chariots. A peine avoient-ils donné cet avis au Druide, que deux chevaliers luy furent conduits, pour luy faire entendre quelles gens c'estoient.

Ces deux chevaliers estoient assez âgez, et monstroient à leur façon d'estre personnes de grand respect, qui fut cause qu'Adamas leur rendit beaucoup d'honneur, et parce qu'ils le supplierent de pouvoir parler à luy en particulier, les ayant fait entrer dans un cabinet, le plus vieil luy parla de cette sorte :

Sage et prudent seigneur, Argire, reyne des Pictes, nous envoye vers la grande Nymphé pour luy faire sçavoir qu'elle est entrée dans ses Estats, sans luy en donner advis, parce que ne desirant point d'estre connue, pour le sujet qu'elle luy fera entendre, elle a pensé qu'elle ne l'auroit point desagreable. Et d'autant qu'on luy a fait difficulté à la porte de cette ville de la laisser entrer, et qu'elle se void contrainte, pour satisfaire à l'ordonnance de l'oracle, de parler à elle, elle nous a commandé de la supplier de sa part de luy permettre l'entrée, et de ne vouloir point qu'elle soit connue, s'assurant que, quand elle sçaura la raison qui luy fait avoir ce desir, elle la trouvera tres-juste. – Comment ? interrompit Adamas, la reyne des Pictes est à

la porte ? Et luy ayant repliqué que c'estoit elle : O Dieu ! s'escria le Druides, que la Nymphes sera marrie de ne l'avoir sceu, et qu'elle aura de desplaisir qu'une si grande princesse ait esté si mal receu dans ses Estats !

Il vouloit entrer en de plus grandes excuses, lors que ces chevaliers : Seigneur, luy dirent-ils, la Reyne ne veut point estre cognue, et elle en supplie la Nymphes ; c'est pourquoy toutes ces demonstations la desobligeroyent grandement. Nous n'avons point fait de difficulté de le vous dire, sçachant par le rapport la confiance qu'Amasis a en vostre sagesse ; mais nous vous requerons de la part de la Reyne nostre maistresse, de n'en point faire de semblant, et de luy permettre que, comme estrangere incognue, elle puisse voir la Nymphes, et luy communiquer le sujet de son voyage. Adamas alors : Seigneur, leur dit-il, la Nymphes, pour chose du monde, ne voudroit desplaire à la Reyne, si bien que je m'asseure qu'elle en usera comme elle luy ordonnera. Ce ne sera pas toutesfois sans avoir bien du desplaisir de ne pouvoir, faire quelque demonstration à une si grande princesse, du contentement qu'elle reçoit de la voir en ses Estats. Et puis que vous le voulez ainsi, nous irons ensemble vers la Nymphes le luy faire entendre ; car si ce n'estoit pour ne descouvrir ce que vous voulez qui soit tenu caché, je m'en courrois à la porte pour la recevoir, sçachant bien que c'est la volonté de la Nymphes que la Reyne commande en ces contrées comme parmy les Pictes.

Et à ce mot s'en allans tous trois vers la Nymphes le plus diligemment qu'ils purent, Adamas luy fit sçavoir cette nouvelle, de laquelle elle ne demeura pas peu estonné, pour estre chose si peu attendue ; et en mesme temps faisant entrer les deux chevaliers, elle sceut d'eux tout au long ce que le Druides luy avoit desja dit briesvement, et de plus, que le principal sujet qui faisoit aller de cette sorte Argire incognue, estoit le malheur de Rosileon qu'elle conduisoit avec elle, et qui avoit de telle sorte l'esprit aliené, qu'il faisoit compassion à tous ceux qui l'avoient autrefois cognu ; que pour ce sujet elle la supplioit qu'on luy fist donner quelque logis à part, et où il ne pust estre veu que de ses domestiques.

La Nymphes vouloit elle-mesme l'aller querir, et la conduire dans la chasteau, mais ces chevaliers se mirent presque à genoux devant elle, d'autant que la Reyne en demeureroit grandement offencée, parce que quelquefois il faisoit des folies si estranges quand il se trouvoit en ces assemblées, qu'Argire avoit esté contrainte de venir presque seule, n'ayant mené avec elle que la princesse Rosanire, fille de Poliandre roy des Boyens et des Ambarres, et une assez petite troupe de chevaliers pour la seureté de leurs personnes. – Puis, leur respondit la Nymphes, que la Reyne ne me veut pas permettre que je luy rende l'honneur que je luy dois, ma fille Galathée, pour le moins, s'y en ira en ma place, et la conduira en un des corps de logis de ce chasteau, où elle ne sera veue que de ceux qu'il luy plaira. – N y à cela non plus, reprirent les chevaliers, elle ne consentira jamais. Elle recevra bien le logis que vous luy offrez, pour estre prés de vous, mais non pas, s'il vous plaist, que la Nymphes vostre fille l'aille trouver. – Madame, dit alors Adamas, il faut, puis qu'il luy plaist ainsi, que vous la contentiez, et que pour vostre satisfaction vous disiez que la Reyne a dans ces Estats tout pouvoir, et que vous luy obeyr en tout ce qui luy plaira. Et si vous me le commandez, je m'en iray la trouver pour la conduire dans l'appartement où vous la voulez loger, et je feindray que ce n'est que pour commander à la porte de la laisser entrer. De cette sorte Argire fut conduite dans le chasteau, et tous ceux qui estoient avec elle, qui pouvoient estre environ cent chevaliers, furent logez dans la ville le plus commodément que faire se pust.

Adamas loua et remercia Dieu de l'arrivée de cette princesse, luy semblant que c'estoit une grande assurance pour les affaires de la Nymphes, d'autant qu'il ne se pouvoit imaginer qu'elle fust venue pour peu de jours, et que si Polemas attendoit quelque chose, elle e trouveroit engagée dans la ville avec eux, qui donneroit sujet aux Pictes de les venir secourir.

Outre qu'ayant ouy parler des grands faits d'armes de Rosileon, et de l'amitié que Policandre roy des boyens et des Ambarres luy portoit, et de plus sçachant que Rosanire sa fille estoit avec la reyne des Pictes, il n'y avoit pas apparence que de si grands rois, ses voisins, laissassent sans secours le lieu où ils seroient assiegez. Et ayant communiqué toutes ces choses à la Nymphé et au prince Godomar, ils furent tous d'avis qu'il falloit obliger cette Reyne par toutes les courtoisies qu'on pourroit luy rendre à prendre part en leurs affaires. Et parce qu'Adamas avoit desja obtenu d'elle qu'Amasis et Galathée la pourroient voir, aussitost qu'elle se fut un peu rafraischie, la Nymphé s'y en alla, n'ayant avec elle que Galathée et Adamas; et afin que personne ne s'en prist garde, elle passa par une galerie qui attachoit l'appartement où la Reyne estoit logée, avec la chambre de la Nymphé. Argire sçachant sa venue l'alla rencontrer à la porte de cette galerie, n'ayant avec elle que deux ou trois dames assez aagées, et un vieux chevalier. Les premieres salutations estans faites, Argire prenant la Nymphé par la main, et s'assiant, Galathée demanda permission d'aller baiser les mains à la princesse Rosanire, ce que la reyne ayant agreable, lors qu'elle fut partie avec une de ces vieilles dames, et les portes estans bien fermées, la Reyne commanda à ce vieux chevalier de raconter, mais le plus succinctement qu'il pourroit, à la Nymphé le sujet de son voyage, et ne luy celer n'y desgiuser chose qui concernast cette affaire. le chevalier, pour luy obeyr, prit la parole de cette sorte.

## HISTOIRE DE ROSANIRE, CELIODANTE, ET ROSILEON

La patience et l'impetuosité sont deux moyens avec lesquels les hommes peuvent faire de grandes choses, parce que l'une fait effet avec la force et la violence, en heurtant ce qui s'oppose à son dessein, et l'autre, en temporisant et lassant l'ennemy, elle en emporte la victoire, si bien qu'il semble que par deux contraires chemins elles parviennent à un mesme but. Je croy bien que celuy qui pourroit avoir ces deux qualitez ensemble, devroit estre estimé plus qu'homme, mais d'autant que la foiblesse humaine rarement les peut embrasser, je pense que, toutes choses bien balancées, la patience et la moderation sont beaucoup plus louables et plus utiles, comme plus fondées sur le discours de la raison, et que l'impetuosité beaucoup plus aisément emporte celuy qui la prend pour sa guide dans des ruines et des precipices inevitables.

Grande et sage Nymphé, le discours que j'ay à vous faire vous tesmoignera que si la Reyne eust tousjours eu cette maxime sous les yeux, elle ne fust pas tombée aux inconveniens où elle s'est veue, ny aux desplaisirs qu'elle a ressentis. Mais lors que l'on demande conseil à sa passion, il ne faut pas trouver estrange si l'avis est bien souvent contre raison, et s'il traîne apres luy une longue chaisne d'infortunes et de desastres, desquels ayant á vous faire recit, je le feray le plus brièvement qu'il me sera possible.

Il faut que vous sçachiez, madame, que Policandre, roy des Boyens et des Ambarres, estant encore fort jeune prince et voyant ses provinces sous la sage conduite du roy son pere jouyr d'une profonde paix, desirieux de voir les peuples estrangers, et d'acquérir de l'honneur et de la gloire par la force de son courage, se desroba secrettement, et s'en alla avec un seul escuyer chercher la guerre où il oyoit dire qu'elle estoit. Ce jeune prince courut avec le titre de Chevalier errant, non seulement toutes les Gaules, mais les Grudiens, Menapiens, Bataves, Ubiens, Latobriges, Henides, Pœmanes, Eburons, Norciens, Nemites, Tullingiens, Marcomanes, et bref, la haute et basse Germanie. Et puis passant en la grande Bretagne,

demeura longuement dans la cour de ce grand roy où, comme par tout ailleurs, il acquist tant de gloire, sous le nom de Chevalier Incognu que mal-aysément y en avoit-il en l'Europe un plus cognu que cet incognu. En fin desirant de s'en retourner en son royaume, il s'embarqua tout chargé de gloire, et vint descendre en la coste Armorique, d'où en fin son destin le conduisit dans la cour de roy des Pictes qui ayant ouy le bruit de sa valeur, le receut avec tant de coutoisie qu'il le convia d'y demeurer plus qu'il n'avoit pas desseigné.

Durant le temps de son sejour, il vid la princesse Argire, et comme les choses qui sont escrites dans le Ciel sont inevitables, s'il l'ayma, elle ne put s'empescher d'avoir son affection agreable. Ce nouveau dessein luy fit oublier le premier qu'il avoit d'aller en son royaume, et l'arresta quelques mois en ceste cour, où il changea le nom de chevalier errant en celuy d'amant. Il est vray aussi, grande Nymphé, que sa valeur et la gloire de tant de combats, entrepris et achevez avec tant de courage et de bon-heur, sa discretion, l'honneur et le respect avec lesquels il se mit à rechercher ceste jeune princesse, l'obligerent à recevoir l'affection qu'il luy tesmoignoit. Et toutesfois elle ne luy en voulut jamais rien faire paroistre, qu'elle ne sceust qu'il estoit prince de Boyens et des Ambarres ; mais le luy ayant fait entendre secrettement, et n'estant pas si jeune qu'elle ne vist bien que son pere n'eust sceu luy choisir un mary ny plus grand, ny plus digne de commander aux Pictes, sur la parole qu'il luy donna de n'avoir jamais d'autre espouse qu'elle, elle le receut pour son mary et luy permit de la voir secrettement.

La reyne rougit, grande Nymphé, quand je vous raconte ces choses ; toutesfois la creance que justement elle devoit avoir qu'un si grand prince, si plein d'honneur et de reputation, ne voudroit point trahir les asseurances qu'il luy donnoit, justifie assez son action, et la rend sans blasme. Ils demurerent quelques lunes de cette sorte ensemble, sans que personne s'en apperceut, sinon la nourrice à laquelle elle l'avoit déclaré, comme à celle qui leur facilitoit leurs entrevues, et son fils nommé Verance qui estoit celuy duquel Policandre se fioit, et se servoit le plus en cette affaire. En fin la fortune lassée de les laisser en ce repos, donna sujet à Policandre de s'en retourner en son royaume, par la mort du roy son pere. Cette separation rapporta à tous deux un cruel desplaisir, mais plus à la princesse, qui ressentoit non seulement son esloignement, mais qui prevoyoit presque l'oubly assuré dont il devoit user envers elle. Toutesfois luy representant, outre la perte du roy son pere, la necessité encore que sa mere avoit de son retour, par la haste avec laquelle elle l'envoyoit chercher, elle consentit à son depart, et tant plus librement qu'il luy promettoit de la faire demander incontinent au roy auquel il envoyeroit des ambassadeurs, et qu'il n'y avoit rien qui pust plus tost que ce prompt esloignement, leur donner le contentement qu'ils desiroient.

Il s'en va donc avec mille promesses et mille sermens, qu'il oublia aussi-tost qu'il la perdit de veue, car depuis elle n'eut plus nouvelles de luy, sinon celles que le bruit commun luy apportoit. Par ceste renommée donc, elle sceut que tout son royaume estoit divisé en deux factions, l'une de la reyne sa mere, qui estoit pour luy et l'autre d'un puissant prince, en quelque sorte son parent, nommé Bourbon l'Archimbaut, qui pretendoit par la force de ses amis et confederez de r'avoir la puissance souveraine et la remettre en sa maison de laquelle il disoit que Bourbon, l'ancien bisayeul de Policandre, l'avoit ostée. Et il avoit fait ceste entreprise d'autant plus hardiment, que plusieurs faisaient courre le bruit que Policandre estoit mort, apres lequel il n'y avoit nul plus proche successeur à ces deux couronnes que luy. Le roy d'autre costé qui estoit vieil, et de qui la vigueur defaillant peu à peu, ne luy laissoit plus la force de s'opposer à ses desseins, encore qu'il s'en aperceust, faisoit semblant de ne le voir pas, et alloit devidant la fusée de sa vie le plus doucement qu'il pouvoit, de sorte que quand il vint à mourir, la faction du prince Archimbaut fut telle que si Policandre n'y fust

promptement arrivé, il est certain que la reyne sa mere eust esté contrainte de ceder à ceste rebellion. Mesme qu'outre les forces qu'il avoit dans sa faction, encore estoit-il assisté de la puissance des Lemovices, d'autant que la reyne de ce peuple estoit sa fille unique, qui avoit esté mariée à leur roy, et duquel elle estoit veufve depuis un an, et en avoit eu une seule fille nommée Cephise.

La princesse Argire apprist donc par le bruit commun toutes ces choses, et parce qu'elle ne se pouvoit empescher de prendre part en ce qui la touchoit, elle eust bien désiré que le roy son pere luy eust donné secours. Et pour l'y convier, elle luy fit finement sçavoir que le Chevalier Incognu qui avoit si longuement demeure dans sa Cour, estoit le roy Policandre; mais ceste raison d'estat que les interessez tirent du costé qui leur est le plus commode, fut cause qu'il prist le party contraire, car les partisans d'Archimbaut luy representoient que Policandre estoit desja perdu, et qu'il n'y avoit plus d'esperance de salut pour luy, que ce seroit peu de prudence de se rendre ennemy d'un si puissant, qui avoit desja le royaume des Lemovices, à cause de sa fille, et qui auroit bientost ceux des Boyens et des Ambarres, et fortifioient ceste opinion de droict qu'ils alleguoient fausement que ceux de la famille d'Archimbaut avoient sur ces deux royaumes qui avoient esté usurpez sur eux.

Bref, ces considerations et plusieurs autres qu'ils ne sçavoient que trop bien luy représenter, purent tant sur le roy, qu'au lieu d'assister Policandre, comme elle le desiroit, et comme veritablement il devoit faire (car tout roy est obligé, pour son interest, d'estre ennemy des rebelles) il envoya des forces au prince Archimbaut telles, que Policandre fut conseillé, pour assoupir toutes ces factions, de ne point hazarder l'incertitude des armes, mais de prendre plustost le moyen que la prudence de la reyne sa mere avoit mis en avant, qui estoit et plus seur et plus aysé, à sçavoir le mariage de luy et de la fille unique de prince Archimbaut, qui s'appelloit Clorisene, et qui, encore que veufve du roy des Lemovices, estoit fort belle et jeune. Policandre s'y laissa porter d'autant plus aisément qu'il estoit grandement offencé contre le roy des Pictes, pour le secours qu'il avoit donné à son ennemy. Et Archimbaut receut tant plus volontiers ce party que, n'ayant qu'une fille et se voyant hors d'esperance d'en avoir jamais d'autre, il ne pouvoit rien desirer davantage que de voir sa fille reyne des Boyens et des Ambarres, et par ainsi ses petits enfants, roys de ces deux royaumes.

Mais ce qui y convia du tout Policandre, ce fut le bruit qui en mesme temps courut de la mort de la princesse Argire, et quoy que la nouvelle fust fausse, elle ne fut pas toutesfois sans fondement, car quelques mois apres que Policandre fut party, elle se sentit enceinte, et desireuse de la cacher au roy son pere, duquel elle craignoit, avec raison, le juste courroux. Elle feignit d'estre malade, ce qui luy fut fort aysé pour le desplaisir extreme de se voir en cet estat delaissée de celuy auquel elle avoit eu le plus de fiance et sceut si bien le faire croire au roy, qu'il trouva bon qu'elle sortist de la Cour pour changer d'air. Et par l'advis des mires, ayant choisi un lieu fort retiré, et qui fut jugé le plus sain, elle y fut conduite et laissé avec la compagnie qu'elle voulut, et n'ayant retenu que sa nourrice et son fils, ceux-là seuls aussi sceurent son accouchement.

Or, comme les nouvelles se vont augmentant, et qu'ainsi qu'un peloton de neige se detachant du sommet d'une haute montagne, devant qu'il soit au fonds, se grossit et devient presque une autre montagne, apres le bruit de ceste maladie vindrent les nouvelles que je vous ay dites que Policandre eut de sa mort, sans laquelle il ne pouvoit consentir à ce mariage, pour le moins sans estre parjure. Ce fut la premiere nouvelle qu'à son retour aupres du roy son pere, à son grand regret elle apprit, et sans doute elle l'eust encore beaucoup plus ressentie, n'eust esté que dans toute la Cour il n'y avoit autre discours, parmy ceux qui se mesloient de parler des affaire d'Estat, sinon que Policandre avoit esté forcé à faire ce mariage, et que, s'il n'eust

pris ce party, il perdoit infailliblement son royaume, car elle demuroit avec quelque sorte de satisfaction en son ame, de penser que la contrainte, et non pas la volonté, luy avoit fait commettre cette faute. Et comme s'il eust sceu que c'estoit le bruit qui estoit parmy nous, il prit cette mesme excuse, lors qu'il se souvint de s'en excuser, et qu'elle receut pour meilleure que peut-estre elle n'estoit pas, voyant qu'aussi bien n'y avoit-il plus de remede, et que le ressentiment qu'elle en pourroit faire luy seroit plus nuisible qu'à Policandre. Mais ce qui la surchargea encore d'une tres-grandes peine, ce fut qu'en mesme temps elle sceut que le roy des Santos l'avoit fait demander et que ce mariage estoit desja resolu. Ceste nouvelle luy fut grandement difficile à supporter, parce qu'elle avoit resolution de vivre hors de ce lien, puis qu'elle avoit esté tant indignement trompée la premiere fois, et elle se voyoit maintenant contrainte de changer de dessein, puis qu'elle ne pouvoit s'opiniastres au contraire, sans donner cognoissance de ce qu'elle tenoit caché si soigneusement, et qui, venant à estre sceu, importeroit de tant et au repos des vieilles années de son pere, et à sa reputation. Ceste prudente consideration fut cause que, contre sa volonté, quelque temps apres elle espousa le roy des Santos, duquel, un an apres, elle eut un fils qui fut nommé Celiodante.

Mais parce qu'elle avoit consenty à ce mariage par raison d'Etat, et pour ne pouvoir faire autrement, retint tousjours la premiere affection qu'elle avoit eue pour le prince Policandre, et mouroit de desplaisir toutes les fois qu'elle consideroit que le fils du roy des Santos seroit heritier de ces deux grands royaumes, et que celuy qu'elle avoit eu de Policandre, qu'amour luy avoit donné, vivoit incognu et sans autorité, outre que d'avoir celuy-cy ordinairement devant les yeux, et estre tousjours privée de l'autre luy sembloit une peine insupportable. Voyez madame, à quoy l'affection peut porter une personne, et à quelles extremes resolutions elle la fait consentir. Elle feignit, quelque temps apres qu'elle fut relevée de ses couches, d'estre desireuse de sçavoir quelle seroit la fortune de fils qui luy estoit né, comme c'est assez l'ordinaire que les meres ont ceste curiosité. Il est certain que le roy fit tout ce qu'il put pour l'en destourner, luy semblant qu'il estoit bon d'ignorer les choses inevitables ; mais en fin l'y voyant opiniastre, il le luy permit. or il y avoit pour lors en ces quartiers-là une altorune, c'est-à-dire une vierge druide qui rendoit, s'il se peut dire ainsi, des oracles, car c'estoit la verité que quelque dieu parloit de sa bouche, estant autrement impossible qu'une personne humaine pust predire les choses futures si assurément. C'estoit une vieille fille, parvenue à tel aage en la perseverance d'une vie sainte et solitaire; ses cheveux qu'elle portoit espars estoient blancs comme ses vestemens. Dessous sa cotte, qui estoit assez courte, et accrochée avec de grandes agraffes, elle avoit une chemise de lin ceinte au reste avec de grosses chaisnes d'airain, et cette chemise alloit jusques sur les pieds qu'elle avoit tousjours nuds.

Cette fille se disoit estre instruite par celles qui ont succédé à Vellede et à Ganna, vierges druides ; qui rendoient les oracles dans la Germanie, et desquelles l'institution estoit venue de l'isle de Sayn, autrefois Sena, dans la mer Britannique, visà vis des rivages qui sont nommez Osismiens, lieu grandement renommé par les oracles qu'y rendent encore aujourd'huy neuf de ces vieilles vierges druides que ceux du pays appellent Senes, du nom de l'isle où elles demeurent. Celle-cy s'appelloit Melusine, et estoit l'une de ces neuf qui habitoient l'isle de Sayn, mais d'autant que pour la commodité des Gaules, elles les avoient divisées en neuf regions, et qu'à celle-cy estoient escheus les Pictes, les Santos et la plus grande partie des citez Armoriques, elle venoit en certain temps demeurer sur le sommet d'un rocher où elle avoit fait faire une tour qu'elle nomma Lux Ignis, pour le feu divin qui reluisoit en ses responses et qui depuis fut dit Lusignan par ce peuple. Là tous ceux des contrées voisines l'alloient consulter. Il est vray que son abord estoit assez difficile, car jamais elle ne se laissoit voir au visage, afin, comme je croy, qu'on luy portast plus de reverence, et lors

qu'on vouloit sçavoir quelque chose d'elle, il falloit que ce fust le plus apparent de la troupe qui portast et rapportast les demandes et les reponces, tout ainsi qu'un truchement de quelque divinité, sans toutesfois oser hausser les yeux pour la voir au visage, où, pour le mesme sujet, elle portoit un voile assez espais, afin que, si quelqu'un estoit si temeraire de la regarder, il ne la pust voir. Or ceste altorune estoit pour lors au rocher de Lusignan, et quoy qu'au temps que l'on va cueillir le guy tous les ans, environ une demie lune auparavant, elle vinst auprès de Poitiers s'asseoir sur la pierre, qu'on nomme Pierre-levée, et y demeurast neuf jours, rendant responce à tous ceux qui luy faisoient quelque demande, si est-ce que la princesse ne voulut attendre qu'elle vinst si près de nous, de peur qu'autre qu'elle pust entendre ce qu'elle luy diroit. Ayant donc le congé du roy, elle partit avec le moins de gens qu'elle put, et ayant abordé ceste altourne, elle luy demanda quelle fortune auroit son fils. Mais l'altourne luy respondit :

RESPONCE  
DE L'ALTORUNE MELUSINE  
A LA PRINCESSE ARGIRE

Escoute pour tous deux,  
Fratricide, l'un d'eux  
Est menacé de nopce incestueuse.  
L'autre en Forests où Godomar sera,  
Le sens recouvrera.

Cet oracle non entendu pour lors, la mit en cruelle peine, et elle cognut bien que le roy son pere avoit eu raison de la vouloir destourner de ceste curiosité. Toutesfois, taisant la responce de l'altourner, estant de retour, elle en supposa une bien differente, à sçavoir qu'elle luy avoit dit que si le petit Celiodante, depuis l'aage de quatre lunes jusques à ce que la trente-troisiesme fust passée, estoit veu de son pere ou de sa mere ou d'autre quelconque sinon de sa nourrice, et de ceux qui le devoient nourrir, infailliblement il mourroit la soixante et troisesme lune. Les rois eurent un grand desplaisir de se priver de la veue du petit Celiodante, toutesfois craignant une si mal-heureuse influence, ils consentirent à tout ce que la reyne voulut. Or la raison qui luy fit faire ce dessein, estoit pour mettre en la place du fils du roy des Santons, celui du roy Policandre, tant pour avoir le contentement de le nourrir librement auprès d'elle, que pour le voir un jour roy des Santons et des Pictes, et sa ruse fut si bien conduite qu'au retour du faux Celiodante, personne ne s'en douta jamais, quoy qu'il fust un peu biengrand pour l'aage qu'on pensoit qu'il eust, car le roy des Santons qui estoit fort grand, aydoit à faire croire qu'il seroit de sa taille.

Voyez, madame, comme elle stoit mauvaise mere pour l'estre trop bonne ! Cependant craignant que si le vray Celiodante demouroit en lieu ou il pust estre veu de ceux de la Cour, il ne fust recognu ou à la semblance du pere, ou par l'indiscretion de ceux à qui elle en avoit donné la garde, elle l'esloigna le plus qu'elle put, et l'envoya au port des Santons, pour y estre nourry comme enfant de Verance, auquel elle en donna le soin, avec grande somme de deniers pour l'eslever, et le faire instruire en tous les exercices qu'un chevalier doit sçavoir. Et pour prevoir à toutes choses, elle pensa que si de fortune il venoit à se perdre, ou par la mort de Verance (car il s'en alla seul avec la nourrice qu'il disoit estre sa femme, et mere du petit, de peur d'estre decouverte s'il menoit quelqu'autre avec luy) ou bien par quelqu'autre accident, il falloit luy faire quelque marque à laquelle il pust estre recognu. Elle prit un fer chaud pour luy en faire une sur la main gauche, mais lors qu'elle alloit regardant en quel lieu elle le marqueroit pour luy faire moins de mal, et pour estre mieux en veue, elle prit garde que la nature y avoit

pourveu, et qu'elle luy en avoit fait une sur la mesme main d'une rose, si bien representée, qu'il estoit impossible que l'art y pust rien faire davantage. Elle se contenta de cette marque, et commanda à Verance qu'en la premiere ville où il passeroit, il fist peindre la main du petit, et luy en envoyast la peinture, la voulant garder pour s'en mieux souvenir. Et lors qu'elle le fit partir, elle osta de son col une turquoise qu'elle avoit eue de Policandre, et qu'elle tenoit fort chere, non pas pour sa valeur, car elle estoit de peu de prix, mais parce qu'il la luy avoit donnée pour marque de son affection, lors qu'il se declara estre fils du roy des Boyens, et qu'il l'avoit portée en tous les voyages qu'il avoit faits comme chevalier errant. Ceste turquoise estoit gravée de la figure d'un lyon, et y avoit certaines lettres germaniques qui signifioient en telle langue : Roy, fils de roy. Policandre la portoit presque pour devise, voulant faire entendre, comme le lyon est roi des autres animaux, et qu'il est nay d'un autre lyon, de mesme, quoy qu'il ne parust que chevalier errant, il estoit toutesfois roy et fils de roy. Et la reyne Argire voyant la fortune que le petit Celiodante incognu alloit courir, eut opinion que ce mot luy conviendroit fort bien, outre que la turquoise estant fort heureuse, lors qu'elle est donnée de bon cœur, elle la luy pendit au col, et le baisant au front le resommanda de nouveau à Verance, et pria les dieux de luy vouloir estre propices. Quand on l'emporta d'aupres d'elle, quoy que la passion qui le luy commandoit ainsi, fust forte que toute autre consideration, si luy sembla-t'il qu'on luy arrachoit une partie du cœur, tant l'affection naturelle se peut difficilement perdre dans le cœur d'une mere, et toutesfois ce tyran d'amour voulut encore faire voir qu'il estoit plus puissant.

Vous trouverez peut-estre estrange, madame, qu'en une affaire de telle importance, la reyne se servist de Verance jeune homme, et personne de qui l'entendement peut estre n'estoit pas tel, qu'un si grand secret le requeroit ; mais il faut que vous sçachiez que Verance estoit fils de sa nourrice, et qu'elle et luy estoient seuls qui avoient sceu l'amour de Policandre et la naissance de l'enfant qu'elle supposoit au lieu de Celiodante, si bien qu'elle jugea tres à propos que pour ne point davantage divulguer ce qui s'estoit passé, il valoit mieux se servir de cettuy-cy que de tout autre, outre qu'elle vouloit que si de fortune elle venoit à mourir, le roy Policandre pust sçavoir de quelqu'un ce que l'amour luy avoit fait faire pour son fils, et elle sçavoit bien qu'il adjousteroy foy `tout ce que cet homme luy diroit.

Mais cependant le roy Policandre eut de la reyne sa feme un fils et une fille : le fils fut nommé Arionte, et la fille Rosanire, et incontinent Clorisene mourut, laissant à tous ceux qui l'avoient veue un tres-grand regret de sa perte. Le dueil de Policandre fut plus grand qu'on n'avoit pas jugé, car chacun pensoit qu'il ne l'aymoit que pour estre mere de ses enfants, et toutesfois il est vray qu'il avoit de l'amour pour elle, et encore plus vray qu'il ne luy estoit resté aucun souvenir d'Argire. O Dieu ! quelle humeur est celle de certains hommes qui effacent de leur pensée la personne qu'ils ont aymée, aussi-tost qu'ils en perdent la veue. Dès que Policandre se vit pere d'une si belle lignée et qu'il fut veuf, il mit toute son estude à bien gouverner ses estats, et à eslever ses enfants en toutes sortes d'exercices convenables à leur sexe. Et parce que la princesse Cephise, fille de sa femme, mias du roy des Lemovites, qui avoit trente-cinq ou quarante lunes plus que Rosanire demeura entre ses mains, apres la mort de sa femme, il la fit eslever avec ses enfans, sans que l'on pust recognoistre qu'il fist difference d'elle à Rosanire, qui ayant atteint l'aage de sept ou huict ans, commença de paroistre telle, qu'elle emporta la gloire de la plus belle fille de toutes les gaules, quoy que Cephise, aux yeux de plusieurs, ne luy cedast gueres. Le jeune prince Arionte, d'autre costé, se rendit si adroit en tout, ce qu'on luy vouloit apprendre, qu'il n'y eut prince de son aage qui le devançast en tous les exercices ausquels il s'adonnoit, fust de paix ou de guerre, dont Policandre recevoit un contentement tel qu'il ne pouvoit assez le faire paroistre.



Ce fut presque en mesme temps que quelques marchands qui trafiquoient sur l'Ocean Armorique, et qui, par la commodité du fleuve de Loire, remontoient leurs marchandises pour les transporter aux provinces de la Gaule, tant des Heduois, Bourguignons, Allobroges, Galoligures qu'autres, estans contraints de passer par le territoire des Boyens et des Ambarres, afin d'avoir un saufconduit plus avantageux, firent present au roy Policandre de plusieurs choses rares et precieuses, et entr'autres d'un jeune esclave si beau et si agreable, qu'aussi-tost qu'il le vid, il le dedia au service des princesses Cephise et Rosanire, parce qu'il ne faisoit pas paroistre d'avoir plus d'aage que la plus jeune des deux. Ces princesses l'eurent fort cher, tant parce que ce jeune enfant sa faisoit aymer de chacun, que d'autant que c'estoit la premiere personne sur laquelle elles avoient eu absolue puissance, de sorte qu'entr'elles elles faisoient à l'envy à qui feroit plus de caresses. Et parce que le nom de ce jeune enfant estoit Kynicson, et que ce mot estoit difficile à prononcer, elles le nommerent pour sa beauté presque tousjours le Bel Esclave. Mais que c'est que l'inclination ! Encore qu'il fust donné à ces deux princesses, d'abord toutesfois il s'adonna au service de Rosanire, non pas qu'il n'obeyst à cephise en tout ce qu'elle luy commandoit, parce qu'il sçavoit bien que c'estoit son desir ; mais pour le service qui procedoit d'affection, il estoit du tout à l'autre, dont Cephise sans doute se fust fashée contre luy, si elle pu luy vouloir mal. Mais il estoit si sage et si accomply qu'encore qu'elle eust peut-estre voulu trouver d'autre sujet d'estre mal satisfaite de luy, elle ne pouvoit se fasher, de sorte que toute sa colere se tourna en jalousie contre sa sœur, et en quelques reproches contre luy, qui en une si tendre enfance ne laissant de recognoistre que l'humeur de cette princesse luy pourroit beaucoup nuire, essaya diverses fois de l'en oster, mais il estoit si difficile de cacher l'affection qu'il avoit pour Rosanire, que tousjours elle le surprénoit en cette particularité. Et un jour que Rosanire par hazard trversoit une chambre, Cephise le tançoit de ce qu'il sembloit qu'il n'eust autre service devant les yeux que celuy de sa sœur, et qu'il n'esprisoit et laissoit en arriere toute autre chose, elle ouyt qu'il respondoit : Madame, je me sens trop honoré d'estre à vostre service, que si j'y ay fally, vous m'obligerez grandement, non seulement de m'en reprendre, mais de m'en faire chastier. Il est vray que si ce n'est pas vostre volonté que je serve madame vostre sœur, il faut que vous me fassiez oster la vie, car tant que je vivray, rein ne m'en sçauroit empescher. – Et pourquoy ? respondit Cephise un peu en colere, et qui n'avoit point veu encore Rosanire, pourquoy, dis-je, avez-vous plus de volonté de la servir que moy ? n'estes vous pas à moy aussi bien qu'à elle ? – Je n'ay pas dit, repliqua-t'il modestement, que je dois, mais... – Mais, qu'entendez-vous par ce mais ? reprit-elle, rouge de despit, et s'approchant de luy. – Mais madame..., repondit-il. Et lors apercevant Rosanire, et changeant soudain la responce qu'il vouloit faire : Mais, madame, voilà madame votre sœue. Et à ce mot se reculant au petit pas, il sortit de la chambre.

Cette modestie plut grandement à ces deux princesses : à Cephise, pour n'avoir voulu donner cognoissance à Rosanire de ce qu'elle luy avoit reproché, et à Rosanire, considerant la discretion avec laquelle il avoit caché la colere de Cephise ; et cela fut cause que depuis et l'une et l'autre l'en aima davantage. Et quelques jours apres Rosanire trouvant la commodité de parler à luy : Confessez la verité, luy dit-elle, vous estes bien empesché à contenter ma sœur ? – Madame, luy respondit-il, je voudrois bien estre adverty des fautes que je fais à ton service. – Je les vous diray, reprit-elle en sousriant, advisez si vous voulez n'y plus retomber. – J'y feray, madame, adjousta-t'il, pour le moins tout ce que je pourray. – C'est continua Rosanire, qu'elle ne veut point que vous ayez de bonne volonté pour moy. – Pour vou, madame ? interrompit il incontinent. – Ouy pour moy, reprit-elle, advisez si vous la voulez contenter, car il n'y a rien qui luy desplaise en vous que cet article. – O madame ! s'ecria-t'il, si sa

mauvaise satisfaction procede de là, elle durera autant que je vivray. – Et quoy ! dit Rosanire en s’approchant de luy, et luy mettant une main sur l’espaule, vous aimez mieux luy desplaire que de laisser mon service ? – Me permettez-vous, adjouta-t’il, que par le grand Tautates je vous jure la verité. – Ouy, respondit-elle, dites-là, je seray bien-aise de l’ouyr, mais ne me dissimulez point. – Si je vous cache jamais, dit-il, quelque chose que vous vueilliez sçavoir de moy, ou si je la desguise du moindre artifice qui se ouisse imaginer, je veux que le soleil se cache à moy pour jamais et que toutes les creature me haissent et me fassent la guerre. – Sur cette assurance, reprit la princesse, dites-moy donc cette verité. – Je jure, dit-il, madame, et je proteste que quand toutes les puissances du monde me commanderoient de laisser vostre service, je leur serois des-obeissant, et de plus que de cette desobeissance je ne serois point coupable, parce que dès le jour que le roy vostre pere me donna á vous, j’en ratifiay de sorte la donation, que je juray à tous les dieux de ne sortir jamais de vostre service. – Mais, adjouta Rosanire, ne fustes-vous pas en mesme temps aussi bien donné à ma sœur qu’à moy ? – Nullement, madame, respondit-il, car à elle le roy seul fut celuy qui me donna, mais à vous ce fut le roy et ma volonté. – Toutesfois, dit Rosanire en sousriant, elle le pretend comme je dis, et pour vous oster de la peine en laquelle je vois qu’elle vous tient, j’ay envie de supplier le roy d’en donner quelqu’autre à ma sœur, afin que vous soyez tout à moy – Pour me rendre tout à vous, repliqua-t’il, il faut seulement que vous le vueilliez, et quoy que cette grace que vous voulez demander au roy pour moy, soit l’une des plus grandes qu’il me puisse faire, toutesfois je vous supplie tres-humblement de ne luy en point parler, car le despit que pourroit avoir madame vostre sœur me rapporteroit plus de mal que le soin qu’il faut que j’aye à la servir, et puis je m’en vais en un aage, où sans doute le roy me retirera auprès de luy, en ayant desja ouy dire quelque chose. – Et quoy ? adjouta Rosanire en sousriant, si le roy vous oste d’aupres de nous, continuerez-vous de me servir ? – Et vif et mort, respondit-il, ce dessein me demeurera. – Et si je ne le voulois pas, dit-elle, me desobeiriez-vous ? – Si vostre volonté, repliqua-t’il, estoit plus forte que le destin, elle pourroit quelque chose contre mon dessein, mais cela ne pouvant pas estre, vous seriez assurément desobeie. – Or reprit la princesse, que mon esclave s’assure que jamais par ma volonté il ne laissera mon service.

Et á ce mot, craignant que sa sœur ou quelqu’autre survinst, elle se retira, en luy donnant doucement d’une main sur la joue comme pur gage de la promesse qu’elle luy faisoit, dont il demeura si satisfait qu’il ne pouvoit en son infortune se louer assez de cette bonne fortune, parce que, croissant en aage, il alloit aussi croissant en affection, de laquelle les vertus de la princesse et sa longue conversation avoient esté la mere et la nourrice, et toutesfois se cognoissant esclave, il n’osoit mesme se découvrir à soy-mesme son outre-cuidance. D’autre costé Rosanire, quoy qu’elle le feignist autrement, n’estoit pas du tout exempte de passion, parce qu’outre que la jeunesse de bel esclave estoit accompagnée de plusieurs conditions aimables, l’affection particuliere qu’elle recognoissoit en luy les luy rendoit encore beaucoup plus estimables. Toutesfois son courage glorieux qui ne luy pouvoit permettre d’aimer une personne incogne, arrestoit beaucoup l’accroissement de cette bonne volonté, et tout ce qu’elle se donnoit cogné de faire librement pour luy, c’estoit de regretter, toutes les fois qu’elle le consideroit, la vile condition en laquelle la fortune l’avoit reduit.

Peu de temps apres, le roy le voyant fort adroit, eut volonté de le retirer prés de sa personne, luy semblant mesme que son âge l’y convioit, ayant dessein de le donner au jeune Arionte. Mais la fortune qui desseignoit bien de l’employer en d’autres occasions, fit naistre celle que vous entendrez, avec laquelle elle le fit glorieusement comparoistre sur le theatre de l’univers. Le roy Policandre se plaisoit grandement à la chasse, comme celuy à qui le repos et l’oisiveté estoient des supplices insupportables. Un jour donc qu’il suivoit dans un grand bois un cerf

malmené, un lyon tout à coup sauta dans la route par laquelle il coiroit, si près du roy que son cheval effrayé, au commencement se cabra, et en fin se renversa si mal à propos sur luy, qu'il faillit de luy enfoncer le pommeau de l'arçon dans l'estomach. La cheute fut si grande, et la pesanteur du cheval telle que le roy demeura engagé dessous sans se pouvoir oster. Le cheval d'autre costé se planta l'espée du roy au travers du corps, qui de fortune estoit sortie du fourreau, dont il mourut soudain, non sans blesser un peu le roy à la jambe. Tous ceux qui estoient à sa suite estoient espouvantés de cette beste qu'ils cognoissoient bien, comme estant le plus grand et plus furieux de tous les lyons que le roy faisoit nourrir dans des cages, desquelles depuis peu il s'estoit eschappé, de sorte qu'estans bien aises de l'effroy de leurs chevaux, au lieu de les retenir, ils leur donnoient de l'esperon jusqu'au sang. le bel esclave seul se jettant à terre courut vers le roy, et si à temps qu'à peine s'estoit-il mis entre luy et le lyon, que ce furieux animal s'en vint la gorge beante pour le devorer. Mais le courageux enfant sans s'estonner l'attendit l'espée à la main, et la fortune qui alors combattoit pour luy, conduisit son coup si heureusement que le lyon s'enferra luy-mesme en se jettant sur luy. Il est vray qu'encore que le fer luy atteignist le cœur, la fureur dont cet animal s'estoit eslançé avoit esté si grande, qu'en mourant il se joignit à luy, et d'une patte luy en donna un si grand coup sur l'espaule qu'il luy fit une blessure qui n'estoit pas petite. le bel esclave chancela quelque temps du coup, et en fin alla tomber à cinq ou six pas de là; mais encore que la playe fut grande, et la cheute assez lourde, si est-ce qu'à moitié estourdy, il se releva promptement, et s'alla remettre entre le roy et le lyon, tant il avoit d'aprehension que cet animal dangereux luy fist du mal. Il demeura quelque temps ainsi, mais voyant qu'il ne faisoit que grommeler, et oyant d'autre costé le roy qui se plaignoit en s'efforçant de se desgager de dessous son cheval, il courut vers luy, et avec peine l'aida à sortir des arçons. Mais quand il se prit garde que le roy avoit toute la jambe en sang : O seigneur ! luy dit-il, vous estes blessé ! et les larmes aux yeux, le voulut soustenir.

Policandre qui estoit courageux, et qui ne s'estonnoit pas de semblables perils, comme en ayant plusieurs fois couru de bien aussi grands, ravy en admiration de la valeur et affection de ce jeune enfant : Bel esclave, luy dit-il en l'embrassant, tu n'as point aujourd'huy employé ton courage pour un maistre mescognoissant. Et pour t'en rendre quelque tesmoignage dés à cette heure, attemdamt que j'en rensontre quelque plus grande occasion, demande-moy tout ce que tu voudras, et je jure et promets par l'ame du roy mon pere que rien ne te sera refusé par moy. L'esclave mettant le genouil en terre : Seigneur, luy dit-il, la bonne volonté qui est en vous, vous fait avoir agreable le service que je viens de vous rendre, mais celui-cy ny tous les autres qui dependront de mon pouvoir ne sont que des tributs du service que je vous dois, et je n'oserois en prendre aucune recompense sans me mesprendre grandement. – Un acte si genereux que le tien, repliqua le roy, ne sera point aujourd'huy raconté, qu'ensemble l'on ne die que j'ay tasché de l'esgaler par quelque recompense; et pource je te commande de demander quelque chose qui en rende tesmoignage à chacun. – Seigneur, reprit-il, je sçay que les dieux ne mesurent jamais les biens qu'ils nous font a nos merites, mais à leur seule bonté; et cognoissant bien qu'en cette occasion vous les voulez imiter, j'oseray vous demander, puis que vous me le commandez, la chose du monde que je dois avoir la plus chere, qui est la liberté, non pas pour sortir jamais de vos commandemens, mais pour tesmoigner à l'advenir que c'est de franche et libre volonté que je veux vous servir toute ma vie. Le roy qui attendoit qu'il luy fist quelque autre demande de profit et d'utilité, admira encore davantage la generosité la magnanimité de son courage, et l'embrassant de nouveau : Ouy, luy dit-il, ta demande t'est accordée, et dés a cette heure je te donne toute liberté, et veux qu'en signe de ce que je dis, tu sois fait chevalier aussi-tost que nous serons de retour dans Avaric, me

semblant qu'encore qu'en un autre ton aage ne le permettroit pas (car il n'avoit point alors plus de dix-huict ans) en toy toutesfois ton courage et ta fortune le requierent.

Cependant la plupart de ceux qui s'estoient escartez revindrent, et trouvant le lyon mort, eurent une grande honte que ce jeune enfant eust eu plus de courage et de resolution qu'eux, et presque n'osoient tourner les yeux sur le roy; mais quand ils virent les caresses extraordinaires qu'il luy faisoit, il n'y en eut gueres qui ne l'enviast, car d'ordinaire les belles actions produisent l'envie dans les ames viles, au lieu que dans les courages genereux elle fait naistre l'emulation. Le roy au contraire qui n'avoit dessein que de convier tous les autres à bien faire par l'exemple de celuy-cy, apres avoir fait mettre quelque appareil sur leurs playes qui ne se trouverent pas fort grandes, et mesme celle de Policandre, aussi tost qu'il fust dans Avaric, il voulut que le bel esclave fust fait chevalier. Et quoy que leurs blessures les empeschassent d'y faire beaucoup de ceremonies, si voulut-il que les princesses Cephise et Rosanire avec toutes les dames y fussent. Il luy mit done l'esperon, luy donna l'accolée, et le baisa au front, et lors qu'il luy fallut ceindre l'espée, il commanda à la princesse Rosanire de luy rendre cet office, ce qu'elle fit avec autant de contentement qu'action quelle eust jamais faite. Mais toutes les ceremonies estans achevées, le roy s'adressant à luy : Chevalier, luy dit-il, vous estes libre, et je veux que pour tel vous soyez estimé de tous ; et puis que le nom de bel esclave ne vous est plus deu, j'ordonne qu'il vous soit changé, et que d'ores-en-avant, pour conserver la memoire de la belle action qu'aujourd'huy vous avez faite en tuant ce lyon, et aussi que c'est Rosanire qui vous a ceint l'espée que vous avez au costé, vous soyez appelle Rosileon : ce nom me fera souvenir de l'obligation que je vous ay, et de combien vous estes tenu à ma fille, comme son chevalier.

Les remerciements du nouveau Rosileon furent grands et sa joye aussi, non pas toutesfois plus grande que celle de la princesse. Apres avoir baisé les mains du roy, il en vint faire de mesme à la princesse, avec mille protestations d'un eternel service, qu'il n'eust pas si tost finies, n'eust este la blessure qu'il avoit en l'espaule, qui le contraignit de se mettre au lict pour quelques jours. La princesse eut bien de la peine de cacher son excessif contentement, le voyant libre pour une action si honorable, et pour luy en donner une bien particuliere connoissance, aussi-tost qu'elle pust, elle luy escrivit une telle lettre.

#### LETTRE DE LA PRINCESSE ROSANIRE A ROSILEON

Ton courage est plus fort que la fortune, puis que si genereusement il t'a rendu ce qu'elle t'avoit tant injustement osté. Je ne veux pas que ta vertu s'arreste là, mais quelle te fasse hausser les yeux à ce qui est par dessus toy; cependant continue seulement, et espere, car je le veux, et j'espereray auissi bien que toy.

Mais lors qu'elle la luy voulut envoyer, elle fut bien empeschée, ne sçachant comme la luy faire donner. En fin oyant dire que sa blessure saignoit sans qu'on en pust arrester le sang, elle pensa de la luy faire porter enveloppée d'un petit taffetas, comme si c'estoit une recepte pour estancher le sang, ayant bien opinion qu'il n'estoit pas avec si peu de curiosité qu'il ne voulust voir ce qu'il y avoit dedans. Et il advint comme elle l'avoit pensé, car Rosileon, la recevant avec tout l'honneur et tous les remerciemens qu'une telle faveur meritoit, se la mit au col, au commencement, en opinion que c'estoit veritablement une recepte, mais sur le matin, qu'il ne pouvoit dormir, et qu'il alloit pensant en la grace que la princesse luy avoit faite, il luy prit envie de voir ce qu'il y avoit de cousu dans ce taffetas, avec creance que si c'estoit quelque

recepte de parole, l'écriture peut-estre seroit de la main de la belle Rosanire, thresor qu'il tiendroit aussi cher que sa vie. Il se l'osta donc du col, et tout tremblant d'aise et de doute, il en coupa quelques points, et le desployant, trouva la lettre qu'il leut plein d'admiration, et baisa avec un si grand transport, que sa playe se remit à saigner pour la grande emotion que cette joye luy avoit causée. Et n'eust este que celui qui le servoit l'ouyt souspirer, sans doute cet accident luy eust rapporté beaucoup de mal, devant que l'on s'en fust pris garde; mais cet homme fort soigneux de son maistre, courut incontinent à son lict, et luy voyant le visage tout changé, il luy demanda d'où procedoit ce nouveau mal : Mon amy, luy dit Rosileon, recous-moy promptement ce que je tiens entre les mains, car c'est la recepte que la princesse m'a envoyée pour le sang que j'ay voulu voir, mais je ne me la suis pas si tost ostée du col que ma playe a commencé de saigner. – Seigneur, luy dit cet homme, en la prenant et se hastant de la recoudre, pardonnez-moy, s'il vous plaist, j'ay ouy dire, il y a long-temps, qu'il ne faut jamais voir de semblables choses, car bien souvent estans veues elles perdent leur vertu, et je gageray que, si vous l'avez leue, elle ne vous servira plus de rien. – Je l'ay veue sans doute, respondit Rosileon, et je n'eusse pas creu que si peu de chose luy eust pu oster la force. Et a ce mot se la remettant au col, non pas sans la baiser plusieurs fois, il sentit que le sang continuoit de couler : Mon amy, luy dit Rosileon, il est vray que tu as deviné, et que cette recepte n'a plus de vertu ; c'est pourquoy fais appeller promptement ceux qui me pansent, afin d'y chercher quelqu'autre remede.

Cependant que les mires y mettoient dessus quelque poudre de poil de lievre bruslé, et y appliquoient quelqu'autre restrictif, Rosileon qui pensoit plus à la playe du cœur qu'à celle de l'espaule, se va imaginer que l'accident qui luy estoit advenu luy donneroit peut-estre un assez bon moyen pour remercier la princesse de l'extraordinaire grace qu'elle luy avoit faite, car il ne l'osoit nommer du nom de faveur, luy semblant qu'encore que son affection fut extreme, toutesfois elle ne meritoit pas d'en recevoir de Rosanire. Et repassant cette premiere pensée diverses fois dans son esprit, en fin, lors que chacun se fut retiré, il se fit donner de l'encre et du papier, et escrivit ce que l'amour luy mettoit dans la bouche, et puis le pliant en la mesme forme qu'estoit la recepte de Rosanire, la mit dans ce taffetas, ostant l'autre. Et apres l'avoir bien fait recoudre, il dit à Merisin (tel estoit le nom de ce jeune homme qui le servoit) qu'il allast trouver la princesse pour la remercier du soin qu'elle avoit eu de luy, luy envoyant cette recepte, qui avoit eu la vertu de luy estancher le sang, mais que sa curiosité avoit esté telle que, pensant estre guery, il l'avoit leue, et que soudain sa playe avoit recommencé à saigner, et que ne pouvant trouver autre remede à son salut, il recouroit à elle, et la supplioit tres-humblement de vouloir refaire encore la mesme recepte, esperant par ce moyen d'en recevoir le mesme allegement qu'il en avoit desja ressenty.

Merisin ne faillit point à son message, et quoy que la princesse entendist bien ce que vouloit dire Rosileon, si n'osa-t'elle en faire semblant, mais prenant ce petit taffetas : Mon amy, luy dit-elle, ton maistre est trop curieux, il doit se contenter du soulagement qu'il en recevoit, sans vouloir sçavoir plus qu'il ne faut; je m'en vay faire la mesme recepte, mais dy luy qu'il se prenne bien garde de ne la plus voir, car il luy en pourroit arriver du mal.

Et se retirant dans son cabinet et tirant la porte sur elle, elle demeura assez long-temps irresolue, si elle devoit lire ce qu'elle se doutoit bien qu'il luy escrivoit, luy semblant quelquesfois que c'estoit se faire tort d'aimer Rosileon, veu la condition avec laquelle elle l'avoit veu venir à son service, mais incontinent flattant sa passion : Et qui sçauroit me blâmer, disoit-elle, si j'ayme celui qui a sauvé la vie au roy mon pere ? Il est vray que la fortune l'a conduit icy sans liberté, mais n'est-il pas vray qu'estant au berceau, le plus grand roy de la terre ne se sçauroit deffendre d'un semblable accident ? Est-il le premier à qui la

fortune a pris plaisir d'en faire ressentir encore de pire ? Je m'assure que les siècles passez ne fourniront que trop de semblables exemples, et. peut-estre sans sortir hors des Gaules nous en pourrons rencontrer un grand et déplorable nombre, mais fort peu, qui ayent pu par leur valeur ravoir cette liberté perdue comme a fait Rosileon. Et s'arrestant à ces dernières paroles, et regardant le taffetas : Mais, reprenoit-elle incontinent, qui sçaura que je l'aime, sinon luy ? Et pour luy, s'il est d'aussi basse condition comme il est estimé, il n'aura jamais la hardiesse de faire semblant de cognoistre cette affection, et moins encore, la cognoissant, de la publier. Que si sa naissance est aussi relevée que ses actions et son courage, qui me pourra accuser, si je souffre qu'il m'aime ? Et en fin, comme que ce soit, il est vray que je l'aime, et que desja je luy en ay donné quelque cognoissance. A quoy donc nous serviroit de refuser maintenant de lire ce qu'il n'escrit qu'en response ? Au pis aller, s'il se licentie plus qu'il ne doit, en ne luy faisant plus de replique, nous en serons quittes pour mettre un papier blanc, au lieu de celuy qu'il nous aura escrit.

A ces dernières paroles, elle prit des cyseaux, et se mit à descoudre le taffetas, non pas toutesfois sans que la main luy tremblast, tant pour la crainte qu'elle avoit de faillir en cette action, car elle n'estoit pas si jeune qu'elle ne cogneust bien que c'estoit une grande hardiesse que d'avoir au commencement osé inventer cette finesse, et qu'elle n'estoit pas moindre de la continuer, que pour la peur que quelqu'un survinst, à qui elle n'osast refuser la porte. Enfin elle tira un billet qui estoit tel.

## RESPONSE

### DE ROSILEON A LA PRINCESSE ROSANIRE

Je continueray, ma princesse, et j'espereray, puis que vous me le commandez ; mais que vous plaist-il que je continue et que m'ordonnez-vous que j'espere ? Pleust a Dieu que l'un fust l'affection eternelle et le perpetuel service que je vous ay voué ; et l'autre, l'honneur de vos bonnes graces, lequel que ce soit me rendratres-heureux ! mais si c'estoient tous les deux, ce bonheur m'esleveroit autant par dessus toutes les bonnes fortunes des hommes, que cette grace surpasse tous les merites de tous les humains ensemble. Mais quels remerciemens et quels sacrifices faut-il que je fasse pour des bien-faits tant extraordinaires ?

Elle rougit plusieurs fois en lisant cette escriture, et toutesfois elle ne se put empescher de l'avoir agreable ; car desja amour avoit adoucy la severité trop grande, dont envers un autre elle eust sans doute usé, et luy semblant que s'il y avoit de la faute en sa hardiesse, c'estoit elle qui l'avoit convie de la commettre, elle l'excusa assez promptement. Et de peur que Merisin ou ceux qui le voyoient attendre dans son antichambre n'entrassent en quelque soupçon, elle mit la main à la plume et luy rescrivit ainsi :

## REPLIQUE

### DE LA PRINCESSE ROSANIRE

#### A ROSILEON

Continuez et esperez, ce qui vous doit rapporter plus de contentement, car en cela rien ne vous est defendu ; mais souvenez-vous que le fidelité, la discretion et le silence sont les seules victimes qui se doivent immoler sur les autels où vous voulez sacrifier.

Et pliant ce peu de paroles, comme elle avoit desja fait le premier papier, avec plus de soin encore qu'elle n'avoit pas fait la premiere fois, elle appela une de ses filles, et luy commanda de donner cette recepte à Merisin pour la porter promptement à son maistre, et luy dit que si cette fois il la voyoit, il n'esperast plus qu'elle la pust refaire. Rosileon entendit bien ce que la

princesse vouloit dire, lors que Merisin luy fit ce message ; toutesfois il avoit tant d'envie de voir ce qu'elle luy respondoit, qu'il mouroit d'impatience d'estre seul pour baiser et rebaiser ce bien-heureux papier mille fois. Lors qu'il le receut, il estoit accompagné de plusieurs personnes, parce qu'il estoit fort aymé, et que le commencement d'une grande faveur a accoustumé de produire ces mouches qui s'enfuyent aussitost que les desfaveurs arrivent, si bien que pour leur donner honnestement congé, il fit semblant de vouloir reposer, et commanda mesme à Merisin de le laisser seul, et n'entrer dans sa chambre qu'il ne l'appellast. Se voyant seul, il prend le taffetas, le desploye, et apres l'avoir baisé plus de mille fois, il leut la lettre de la princesse avec un si grand excès de joye et de contentement, qu'à peine estoit-il capable de le contenir en son ame. Mais lors-qu'il fut un peu remis, et qu'il eut longuement entretenu ce papier, comme s'il eust eu des oreilles pour l'ouyr et une bouche pour recevoir ses baisers et respondre à ses paroles, il se ressouvint que plusieurs personnes s'estoient trouvées en sa chambre quand Merisin luy avoit fait ce message, et mesme un chevalier que le roy luy avoit envoyé, et qui sans doute le luy rediroit, qui pourroit convier quelqu'un, et mesme le roy, de vouloir avoir par curiosité cette recepte. Il reprit donc le taffetas et en osta ce que la princesse avoit escrit, et prenant d'autre papier, y fit quelques caracteres, et tels que voulut la plume que la main guidoit, sans autre dessein que de marquer quelques lignes, et le pliant et le remettant au mesme lieu, il fut curieux de le coudre avec de la mesme soye, et puis se le mit au col, comme il avoit fait l'autre, et tres à propos certes, car le roy qui estoit bien aise que chacun cognust combien il estimoit la vertu de Rosileon pour donner volonté aux autres de la Cour de l'imiter, voulut luy-mesme le visiter, aussi-tost que la petite blessure de sa jambe le luy permit, et y mena aussi les deux princesses, Cephise et Rosanire, leur disant que la generosité de ce chevalier et le bon service qu'il luy avoit rendu meritoient bien qu'elles fissent paroistre ce soin extraordinaire de luy.

Si cette venue inesperée du roy le surprit, la veue qu'il eut de Rosanire le combla de contentement, et de telle sorte que ne sçachant quelles graces rendre à un honneur tant inaccoustumé, il ne pouvoit trouver des paroles ny des submissions assez grandes pour tesmoigner le ressentiment qu'il en avoit. Policandre s'approchant de luy, apres luy avoir touché la main, luy demanda des nouvelles de sa santé, et incontinent apres si la recepte que sa fille luy avoit envoyée l'avoit soulagé en quelque chose. – Grandement, dit-il, seigneur, et de telle facon que je pense luy devoir la vie. – Je voudrois bien, adjousta le roy, quelle eust quelque vertu, car et elle et moy sommes obligez d'avoir le soing de vostre conservation. Mais, continua-t'il, se tournant vers la princesse, dites-moy, ma fille, qui la vous a donnée ? – Seigneur, respondit Rosanire un peu surprise, il y a long-temps que je l'ay, et veritablement je ne sçaurois dire de qui je l'ay eue, mais je me souviens que celui qui me la donna, me dit qu'elle estoit tres-assurée, et toutesfois, n'en ayant point fait d'experience, je n'en faisois point de conte.

Le roy alors s'approchant de Rosileon : Je pense, luy dit-il, que ce que vous portez au col, c'est cette recepte de la princesse. – Il est vray, seigneur, respondit-il, je n'ay garde de la laisser, puis qu'elle m'a esté si utile. Policandre à ce mot, curieux de sçavoir ce qu'il y avoit, la luy osta du col, et la voulut descoudre, mais la princesse toute tremblante, y portant assez promptement la main dessus pour l'en empescher : Seigneur, luy dit-elle, si vous la voyez, elle sera inutile à Rosileon. – Et ne l'avez-vous pas veue ? respondit-il. – Je l'ay veue, reprit-elle, mais c'est d'autant que je ne la pouvois faire sans la voir, mais si quelqu'autre la void, elle perd toute sa force. – Ces superstitions, dit Policandre, sont bonnes pour les petits enfans, et pour leurs nourrices; et pour dire la verité, il y a long-temps qu'on m'a parlé de ce genre de recepte, mais je n'en ay jamais veu qui en ma presence ait eu effect, je veux esprouver celle-cy.

Et disant ces paroles, et s'estant fait donner des ciseaux, il coupa la soye et en tira le papier dehors.

Jugez, madame, en quelle peine estoit Rosanire, car elle. estoit plus morte que vive, ne sçachant quelle excuse prendre, pour couvrir la faute qu'elle avoit faite. Mais quand elle reconnut que ce n'estoit pas le papier qu'elle avoit escrit, elle eut encore une seconde crainte, qui ne la troubla guere moins que la premiere, parce qu'elle creut que c'estoit quelque replique de Rosileon, mais jettant les yeux sur luy, elle vit qu'il sousrioit, ce qui la rassura beaucoup, et plus encore quand elle prit garde que ce n'estoit que des chiffres, et qu'il n'y avoit aucune escriture. Dieu sçait quel contentement fut le sien, et combien en son ame elle loua la prudence de celuy de qui peu auparavant elle blasmoit la facilité à laisser voir si aisément ce qu'il luy sembloit qu'il ne devoit permettre, quand il y fust allé de sa vie !

Et quoy ! reprit le roy tout estonné, apres qu'il l'eut quelque temps consideré, et vostre recepte, ma fille, ne consiste-t'elle qu'en ces lignes et bizarres caracteres ? – Vous voyez, seigneur, dit-elle en sousriant, tout ce qu'elle contient. – Je vous assure, dit le roy en s'en mocquant, il en faudroit bien pour me guerir, si j'avois du mal. Et repliant le papier comme il estoit, le fit recoudre, et le remit luy-mesme au col de Rosileon, qui, en luy baisant la main, l'assura qu'il en avoit receu tant de soulagement, qu'il la garderoit fort cherement toute sa vie. – Mais, luy dit la princesse, elle ne vous servira plus de rien parce qu'elle a esté veue. – Je croy, madame, dit-il, qu'il suffit que ce soit moy qui ne la voye point, car considerez qu'encores que le roy l'ait veue, je ne saigne pas pour cela, comme j'ay desja fait. – J'en seray bien ayse, respondit Rosanire, parce que je ne puis plus la refaire, la condition de la recepte estant telle qu'elle ne peut estre escrite que deux fois pour une mesme personne.

Rosileon entendit bien qu'elle vouloit dire qu'il ne luy escrivist plus par cette voye, et toutesfois il ne se put empescher de luy respondre : C'est un grand cas que les graces que nous recevons des dieux sont tousjours conditionnées de sorte que fort peu de temps nous en pouvons jouyr. – Les bien-faits des dieux, repliqua-t'elle, ne doivent jamais estre desirez que pour la necessité et pour nostre conservation, et non pas pour les avoir en telle abondance, que nous les prenions à contre-cœur. Le roy oyoit bien leurs paroles, mais il ne les entendoit pas, ny Cephise aussi, si bien que peu de temps apres il se retira, et commanda a ceux qui estoient autour de Rosileon, d'avoir autant de soing de luy que si c'estoit le prince Arionte son fils. Et de fortune, lors qu'il sortoit, le prince entroit, qui, rencontrant les princesses ses sœurs qui s'en alloient, les ramena pour luy tenir compagnie, ce que Policandre eut tres-agreable, estant tres-ayse qu'il fist cette demonstration en vers ce chevalier, afin de convier chacun à se porter dans les perils plus librement pour sa conservation.

Rosileon receut le prince avec le respect qu'il devoit, et apres luy avoir baisé la main d'une si grande faveur : Seigneur, luy dit-il, l'honneur qu'aujourd'huy je reçois, est si grand, qu'il me fait honte, voyant combien il s'en faut que je le puisse meriter. Mais si celuy n'est pas ingrat qui, ne pouvant satisfaire à tout ce qu'il doit, s'efforce toutesfois de faire tout ce qu'il peut, j'assure bien le prince Arionte que, pour ces extraordinaires graces, jamais Rosileon n'aura ce nom, puisque des ce jour je dedie tous les jours de ma vie, non pas a m'acquitter de cette debte, puis qu'il est impossible, mais à estre employez à vous rendre tous les services qu'un homme peut rendre a son maistre et a son seigneur. – Rosileon, respondit le prince, vostre sang employé à la conservation du roy mon pere, ne sçauroit estre contrepesé, tant pour la generosité avec laquelle vous l'avez espendu, que pour le grand service que vous m'avez fait, et à tout cet estat; aussi assurez-vous que nous ne l'oublierons jamais. Et parce qu'il vouloit respondre et que le prince ne se plaisoit pas gueres à ces paroles de ceremonies, il l'interrompit en l'embrassant, et en luy disant : Vous pourrez me vaincre en belles paroles, mais non jamais



en tesmoignage de l'amitié que je vous porte. Et s'approchant d'un mire qui estoit au pied du lict, il s'amusa à luy demander l'estat de sa santé, et si la playe estoit dangereuse, cependant que Cephise et Rosanire estans auprès de luy s'empeschoient peut-estre l'une l'autre, car, si je ne me trompe, Cephise l'aymoit bien autant que Rosanire, mais parce qu'elle avoit toujours remarqué que ce chevalier avoit plus d'inclination à sa sœur, elle n'en avoit osé faire le semblant, et Rosanire qui s'en estoit bien aperceue, se tenoit plus cachée d'elle que de toute autre. Et de fortune lors que ces deux sœurs se taisoient l'une a causé de l'autre, Arionte appella Cephise pour luy monstrier les ongles effroiables du lyon, avec lesquels Rosileon avoit esté blessé, qui veritablement estoient plus tranchans que des rasoirs, et ainsi Rosanire se trouvant seule, et Rosileon ne pouvant plus taire l'extreme obligation qu'il luy avoit : Mon Dieu ! madame, luy dit-il, quand est-ce que la fortune voudra que je puisse employer en vostre service, ceste vie que vous m'avez conservée ? – Si vous pensez, respondit-elle, m'estre obligé pour la recepte que je vous ay envoyée, je vous en quitte, et me tiens tres-bien payée par celle que vous avez mise en sa place, vous assurant que de ma. vie je ne fus en une peine plus grande que quand le roy a pris cette impertinente curiosité de la voir. – Vous deviez bien croire, madame, adjousta Rosileon, que si la vostre y eust esté, j'eusse plustost perdu la vie que de permettre qu'elle eust esté veue. Mais, madame, continua-t'il, vous plaist-il pas m'ordonner de quelle sorte vous voulez que je vive ? – Vous en trouverez, dit-elle, l'ordonnance dans la derniere recepte. Elle se hasta de luy faire cette responce, parce qu'elle vit que le prince et Cephise revenoient, et pour mieux dissimuler, a leur abord, elle s'en alla voir le lyon, qui, encore que mort, faisoit peur à ceux qui le regardoient; et peu apres Arionte se retirant, elles le suivirent, sans que la princesse pust trouver la commodité de plus parler a luy. Mais, madame, ne me suis-je point peut-estre trop arresté à vous raconter par le menu tout ce succez ? J'ay pensé qu'il estoit necessaire, pour avoir esté celuy qui donna commencement, non pas à l'amour de Rosanire, ny de Rosileon, car il est certain que desja ils s'aymoient, mais-bien à la hardiesse qu'ils eurent de se le dire, et à l'esperance qu'ils conceurent que la fortune et la valeur de ce chevalier seroient, peut-estre, telles qu'ils pourroient un jour estre mariez ensemble. Et de fait, sa blessure le retenant quelque temps au lict, donna commodité à Rosanire de pouvoir un jour parler a luy plus au long, parce que Cephise s'estant amusée à quelques peintures, la laissa seule, et Rosileon ne voulant perdre le temps : Si ma bouche, luy dit-il, osoit proferer quelque plainte contre vous, ou si mon ame y pouvoit consentir, c'est la verité, madame, que je me plaindrois de ma belle princesse. – Prenez bien garde, luy respondit-elle, Rosileon, que vostre plainte ne fust mal fondée, car si vous voulez dire vray, vous advouerez que fay prevenu par ma lettre, si ce n'est votre desir, pour le moins vostre esperance, mais je confesse qu'en cette action je fus trop bonne, et que, peut-estre, si j'y eusse pensé bien meurement, je ne l'eusse pas tant esté, les hommes estans d'ordinaire d'une humeur, qu'il faut marcher avec eux à pas de plomb et bien mesurer la cognoissance que nous leur donnons de nostre bonne volonté ; car incontinent ils se laissent emporter ou à la vanité ou au contentement, se. figurans plusieurs choses ausquelles on n'a jamais pensé, et tirent de là des consequences grandement desavantageuses pour nous. – Et quoy ! madame, reprit Rosileon, vous voulez que je croye que la grace que vous m'avez faite a esté sans y penser ? – Non pas cela, dit incontinent Rosanire, au contraire je veux que vous scachiez que, si je n'en avoit pas use ainsi, je m'en blasmerois, mais je dis bien que ce fut sans la gueres debattre en moy-mesme, parce que je fus si transportée d'ayse d'ouyr dire que le roy estoit sorty d'un si grand danger, et que ce fust par la valeur de Rosileon que, sans consulter longuement, je consentis que ma main vous donnast cognoissance de ma joye. – Or, madame, adjousta Rosileon, si le tesmoignage qu'outre tous mes merites il vous a pleu me rendre de

vostre bonne volonté, faisoit en moy l'effet que vous dites, je m'estimerois le plus indigne de vivre qui ait jamais esté sur la terre. Car, tant s'en faut que j'aye tiré de là ces consequences, ny ces esperances desquelles vous parlez, qu'au contraire ceste grace si peu attendue, comme un soleil qui donne tout à coup dans les yeux, m'a de sorte esblouy l'esprit, que je ne sçay, ny ce que je dois penser, ny ce que je dois esperer, tant elle est pardessus toutes mes pensées, et pardessus toutes mes esperances. Et quant à la plainte que j'ay dit que je voulois faire de vous, c'est seulement que m'ayant acquis si entierement a vous, il me semble que vous me faites tort de ne me commander rien pour vostre service. – Rosileon, repliqua la princesse, escoutez bien ce que je vous vay dire, et n'en doutez jamais : la vertu qui est en vous, l'affection que vous m'avez fait paroistre, et la discretion de laquelle vous avez usé, m'ont conviée à vous aymer. Le lieu incognu de vostre naissance m'ennuye, et je veux qu'en eschange vostre valeur vous rende si cognu de chacun, que rien ne me puisse estre reproché, lors que l'on sçaura que Rosanire vous ayme. Et tirez seulement de ce que je vous dis toutes les consequences plus favorables que vous pourrez pour vostre contentement, car je ne vous en defends une seule. Souvenez-vous seulement des victimes qui doivent estre immolées en ce sacrifice ainsi que je vous l'ay desja escrit. – Si j'osois me jetter a vos pieds, dit alors Rosileon, transports de contentement, pour vous rendre graces, je le ferois, madame, comme le plus obligé de tous les hommes, mais je sçay que le tesmoignage de tant de personnes vous desplaist. Je diray donc seulement que les paroles aussi estans trop foibles, j'attendray avec un desir extreme rhonneur de vos commandemens, pour faire voir par mon obeysance que, comme il n'y eut jamais un plus digne sujet d'estre aymé, ou plustost adore que la princesse Rosanire, ny un cœur plus capable de l'adorer que celui de Rosileon, aussi n'y aura-t'il jamais rien de si difficile que je ne rende aysé pour son service. Et d'autant que le lieu incognu de ma naissance, avec raison, vous desplaist, ayez agreable, suivant vostre commandement, qu'aussi-tost que ma blessure me le permettra, je puisse, comme chevalier errant, chercher en tant de lieux la fortune, que je meure en cette queste, ou que je revienne tel que l'incognue naissance de Rosileon ne puisse jamais plus estre reprochée, ny a vous, ny a luy. – Comment ? interrompit la genereuse princesse, si je l'auray agreable ? Soyez-en tellement asseuré, Rosileon, que, si vous faisiez autrement, vous me desobligeriez plus que je ne sçaurois dire. Ces discours furent cause qu'aussi-tost que Rosileon fut guery, qui fut dans peu de jours, il supplia le roy de luy permettre que, comme chevalier errant, il allast chercher les adventures, suivant la coustume de ceux que le grand roy Artus avoit establis en la grande Bretagne, afin de se rendre plus capable de luy faire service. Le roy, quoy qu'a regret, le luy accorda, mais à condition de revenir le plustost qu'il luy seroit possible. Je ne diray point quels furent les discours de la princesse et de Rosileon à son depart, car vous pouvez penser, madame, qu'ils furent tels que deux personnes qui s'ayment bien, peuvent tenir, prevoyans une longue separation, et un tant incertain retour. Mais Rosanire, bien-tost apres son depart, receut de tres-grandes consolations pour tant de grands exploits qu'il fit par toutes les provinces où il se trouva, desquels la renommée portoit par tout la gloire et la louange, avec tant d'avantage pour luy, que c'estoit le seul discours qui en ce temps là servoit d'entretien parmy les plus belles assemblées des dames et des chevaliers. Cependand que Policandre et les princesses ses filles vivoient de cette sorte, le roy des Pictes, non seulement parvenu à un grand aage, mais estant fort incommodé de diverses blessures qu'en sa jeunesse il avoit receues, apres avoir quelque temps languy dans le lict, fut contraint par sa, mort de payer le tribut que tous les hommes doiverit à la nature. Et comme si la fortune eust voulu que nos larmes fussent employees pour divers sujets en mesme temps, nous avions à peine clos son tombeau, qu'il fallut ouvrir celui du roy des Santons, qui laissa, à la

verité, la reyne Argire desolée pour de si grandes pertes, mais avec une consolation qui n'estoit pas petite, luy semblant que le roy Policandre satisferoit à ce coup à sa parole ; car, de fortune, quelques jours auparavant, sa mere estoit morte, de sorte qu'estans tous deux en liberté, il n'y avoit pas apparence qu'il ne luy deust satisfaire. Mais combien sont trompeuses les esperances que l'amour donne, et principalement quand elles dependent de la fermeté de quelques hommes, qui le plus souvent ne jettent les yeux que dessus leurs interests presens ! Autrefois, je croy bien que, si Policandre eust eu la puissance qu'il eust bien désirée pour disposer de ses actions, il eust satisfait à sa promesse, mais depuis que le bien de ses affaires et de ses Estats le contraignit d'espouser Clorisene, il oublia tellement tout ce qu'il avoit laissé dans le royaume des Pictes, qu'à peine se ressouvenoit-il plus du nom seulement d'Argire. Si est-ce qu'afin qu'il ne prist excuse sur quelque manquement qui vinst d'elle, quoy que depuis l'assistance qui avoit esté donnée contre luy au prince Archimbaut, il n'y eust eu guere bonne intelligence entre nous ; si est-ce que, quand Clorisene mourut, Argire ne laissa pas de se condouloir avec luy, et de mesme de luy donner advis de la perte du roy des Santons. Sa responce fut à la verité pleine de cortoisie, mais si vuide d'amour, que mal-aysément en eust-on pu recognoistre la moindre petite estincelle. La reyne creut, car elle s'alloit tousjours flattant, qu'il n'avoit pas voulu decouvrir son intention a l'ambassadeur qu'elle luy avoit envoyé, comme personne avec laquelle il n'avoit jamais eu aucune familiarité, et elle attribuoit à prudence ce qui estoit un defect d'amitié, comme bien-tost apres on le reconnut, lors qu'elle luy envoya secrettement cette lettre.

LETTRE  
DE LA REYNE ARGIRE,  
AU ROY POLICANDRE

N'est-il pas vray que toutes choses promises sont deues ? Si vous le jugez ainsi, souvenez-vous de ce que vous devez à celle qui vous escrit. Celuy est bien mauvais payeur qui ne s'acquitte point d'une debte à laquelle il est obligé, et mesme s'il ne faut que la seule volonté pour en faire le payement, rien que la vostre ne me peut esloigner la satisfaction qui m'est due. Les dieux tesmoins de vos promesses, sont ceux que j'appelle, et devant lesquels je vous la demande.

Il fit une telle responce :

RESPONSE  
DU ROY POLICANDRE  
A LA REYNE ARGIRE

Les promesses ausquelles il a esté contrevenu du consentement de ceux qui les avoient faites, demeurent entierement annullées. Et nous ne devons point si peu estimer le repos de ceux qui nous ont aymez, que dans le cercueil nous leur vueillions donner ce desplaisir de nous voir en la possession de quelqu'autre. Ceste consideration et celle du bien de mes Estats, me font resoudre de passer les jours qui me restent en la solitude en laquelle les dieux que vous reclamez m'ont voulu reduire.

Et donnant cette lettre à celuy qui luy avoit rendu la mienne : Amy, luy dit-il, assure la reyne que je vivray tousjours son serviteur, mais qu'il m'est impossible de penser à un second mariage. Le regret des pertes qu'elle et moy avons faites, nous en doit oster la volonté, mais encore l'amitié que nous devons porter aux enfans que les dieux nous ont octroyez, ausquels ce seroit cruauté de vouloir donner des freres qui partageassent les estats que nous leur devons laisser tous entiers, outre que l'aage où nous sommes nous dispense assez de semblables traittez, qui ne donneroient que trop à parler à ceux qui voudroient rechercher les occasions d'un mariage tant hors de saison. Si cette responce et ce message qui tenoient lieu de reproches luy firent une profonde playe dans l'ame, vous le pouvez penser, madame, puis qu'ayant tousjours conservé tres-ardente l'affection qu'elle luy avoit portée, et n'ayant devant les yeux pas une des considerations de Policandre, mais celle-là seule qui pouvoit effacer la faute qu'elle pensoit avoir commisé, elle s'en voyoit maintenant hors de toute esperance. Cette offence tesmoigna bien estre veritable ce que l'on dit communement que d'une grande amour il naist une grande haine, car Argire en conceut une si extreme contre luy, quelle n'avoit rien tant en horreur que le nom de Policandre, et tout ce qui venoit de luy. Et d'abord, comme à son occasion elle avoit aimé le fils qu'elle avoit eu de luy, plus que celuy du roy son mary, elle luy prit une si mauvaise volonté, qu'elle eust voulu ne le voir jamais, parce qu'elle ne tournoit jamais les yeux sur luy, qu'il ne luy semblast voir l'ingratitude du pere empreinte sur son visage. Ce fut bien alors qu'elle eut un cruel repentir de l'avoir mis en la place de celuy duquel il portoit le nom, luy semblant que c'estoit par un tres-juste jugement des dieux qu'elle estoit punie de cette tromperie par celuy duquel elle en devoit le moins attendre le chastiment. Ce regret la foucha si vivement, qu'elle envoya au port des Santons, pour avoir des nouvelles du vray Celiodante, mais elle sceut qu'il y avoit desja plusieurs années que quelques pirates l'avoient enlevé, et son pere aussi (car tel estimoit-on Verance), et qu'incontinent apres sa mere s'estoit perdue, ou pour le moins n'avoit plus esté veue sur ces rivages. Si cette nouvelle, qui luy ostoit le moyen de commencer sa vengeance, rengregea le desplaisir qu'elle avoit, jugez-le, madame, puis qu'elle l'emporta avec tant de violence, qu'elle resolut de rendre et Policandre et elle un effroyable exemple aux siecles à venir pour tous ceux qui courroient une mesme fortune.

Le faux Celiodante pouvoit alors avoir atteint la vingtiesme année de son aage, et tant par le soin du roy des Santons, que par celuy d'Argire, à le faire eslever et instruire en tous les exercices d'un grand prince, il s'estoit rendu si adroit à tous ceux du corps, et si habile et judicieux en ceux de l'esprit que, veritablement, encore qu'il n'eust pas esté fils de roy, il estoit toutesfois digne de la monarchie des Gaules. Mais tout ainsi qu'autresfois elle le voyoit avec deux yeux tous d'amour, parce qu'il estoit fils de Policandre, depuis elle ne le regardoit plus qu'avec ceux de la haine et du despit; elle débatit longuement en elle-mesme devant que resoudre quelle vengeance elle prendroit, en fin elle choisit celle que vous entendrez comme la plus grande qui se presenta pour lors devant ses yeux.

Le roy des Cenomanes avoit eu quelque different avec celuy des Turoniens, et comme c'est l'ordinaire que les armes sont tousjours les juges de telles personnes, et que l'espée est la plus assurée main de justice qu'ils ayent, incontinent chacun de son costé courut à faire des levées de gens de guerre, et appeller leurs solduriers et ambactes. Le roy des Rhedoniens et des Condates, comme allié de celuy des Cenomanes, vint incontinent à son secours. Et celuy des Veneres et des Darorigues, d'autant qu'il avoit espousé la sœur du roy des Turoniens, sans presque estre appellé, conduisit toutes ses forces a son beau-frere. De sorte que ces deux royaumes s'en alloient estre le theatre de diverses sanglarites, et pitoyables tragedies, lors que par l'advis de tous ces quatre roys, Celiodante fut esleu pour arbitre de leurs differents; car

encor que son bas aage ne deust pas luy acquerir une grande experience en semblables occasions, si est-ce que la prud'homie, et la probité desquelles il avoit desja fait voir en toutes ses actions des effets incroyables, luy donnoient un si grand credit que, d'un consentement commun, ils s'en remirent à ce qu'il en ordonneroit. Ayans donc fait une suspension d'armes pour quelque temps, ils se remirent à son jugement.

Et cela advint au mesme temps que la reyne Argire estoit plus offensée contre le roy Policandre; et de fortune les deux roys des citez Armoriques estoient grandement ennemis de Policandre, parce qu'estant jeune, il avoit assisté contr'eux Suenon le bon duc, en qualité de chevalier errant, et avoit esté cause qu'ils avoient perdu quelques terres desquelles ils avoient esté longuement possesseurs. D'autre costé le roy des Cenomanes et celuy des Turoniens ne Taimoient guere davantage, parce que les ministres de Policandre avoient connsquez quelques batteaux qui descendoient par le fleuve de Loire, chargez d'armes, pour n'avoir point de saufconduit. Et d'autant que cette offence estoit encore toute fraische, quoy que petite, elle ne laissoit de leur donner envie de s'en venger. Elle pensa donc que si Celiodante venoit à bout de cet accord, il pourroit porter tous ces rois contre Policandre, tant pour s'acquitter de l'obligation qu'ils luy avoient, que pour se venger de leurs particulieres injures. Toute la difficulté c'estoit que Celiodante eust quelque bon sujet de faire la guerre, et mal aysément le pouvoit-elle trouver, d'autant que Policandre vivoit avec tant d'équité, qu'encore que nous fussions voisins, il nous ostoit toute occasion de plainte. Toutesfois, esperant que le temps peut-estre en apporteroit quelqu'une, tout ce quelle recommanda le plus au prince son fils, et à ceux qu'elle luy avoit donnez pour conseillers, ce fut de mettre la paix entre ces rois, d'autant qu'ils devoient tousjours avoir devant les yeux que la meilleure guerre ne vaut pas la pire paix, outre que ce feu de dissention estant si prés d'eux, il estoit à craindre que quelque estincelle n'en sautast à la fin dans leurs maisons. Bref, elle les instruisit de sorte que la paix se fit, et tellement à la satisfaction de tous, que chacun en particulier eut opinion d'y avoir esté advantagé, chose qui les obligea de sorte, et qui donna une telle creance à Celiodante que, desirant faire devant que de se separer une ferme alliance pour se conserver, ils l'eslurent pour le chef de tous, en cas qu'ils assemblassent leurs forces : honneur à la verité tres-grand, et non esperé, d'autant qu'estant presque le plus jeune, il y avoit apparence qu'il devoit estre le dernier esleu pour ce sujet.

Mais voyez, madame, comme il semble qu'il y a des choses inevitables. La royne alloit cherchant quelque sujet de se douloir de Policandre, et elle n'en pouvoit rencontrer, lors que de fortune quelques officiers de Celiodante poursuivans des voleurs qui s'estoient sauvez dans les estats de Policandre, ne laisserent de s'en saisir dans une petite ville qui estoit à luy. Le peuple et quelques solduriers s'eslevans pour maintenir leurs franchises, non seulement leur enleverent ces meschans, mais de plus en tuerent une grande partie qui voulurent faire resistance, et prirent presque tout le reste, horsmis quelques-uns qui s'opiniastrent plus à la fuite qu'à la resistance, et desquels on apprit ces nouvelles. Elle jugea incontinent que ce sujet estoit tres-bon pour en tirer l'offence qu'elle alloit cherchant; et parce qu'elle s'asseuroit bien que si elle en faisoit plainte à Policandre, il luy en donneroit toute satisfaction, sans luy en rien dire, elle envoya promptement quelques solduriers pour saccager le lieu, et y faire tous actes d'hostilité. Mais au lieu de venger la premiere injure, ce ne fut que l'accroistre d'une seconde, car ceux qui y allerent y trouverent une si grande resistance, qu'à peine les chefs se purent-ils sauver, apres y avoir perdu la plus grande partie de ceux qu'il conduisoient. Elle fut bien marrie de leur perte, mais elle ne fut pas peu contente du sujet qu'il luy sembloit avoir rencontré pour esmouvoir ces rois à vanger l'injure qu'elle disoit que Celiodante avoit receue cependant qu'il estoit hors de ses estats. Et pour cette occasion, elle depescha en diligence à

l'assemblée un personnage tel qu'elle püst choisir entre tous les siens, le plus propre à agrandir cette offence, et à esmouvoir la colere de ces roys. Et certes il la servit comme elle desiroit, car, y estant interessé de la perte d'un frere, il estoit tellement animé contre les Boyens, qu'il n'y eut artifice ny invention dont il n'usast pour animer ces roys à la vengeance, qui tous alors se souvenant en particulier des injures receues, et se trouvant les armes en la main, sans y mettre plus de delay, tous ensemble s'en allerent fondre dans les estats du roy Policandre, qu'ils trouverent desarmé, comme ne pensant point à une tant inopinée invasion. La longue et profonde paix dont il avoit jouy si long temps, luy avoit fait perdre les vietix capitaines, et ravoit rendu nonchalant d'en recouvrer d'autres ; outre que le peuple endormy dans les delices d'une tranquillité generale, avoit presque oublié le nom des armes desquelles il devoit se defendre. Il fut donc aysé à Celiodante le trouvant en cest estat de le vaincre et deffaire en toutes les rencontres où il se presenta.

Or le dessein de la reyne estoit, (voyez quelle estoit son animosité contre Policandre !), de faire que le pere en cette guerre tuast le fils, ou le fils le pere ; et quoy qu'ils ne se cognussent pas pour tels, il luy sembloit toutesfois avoir une grande satisfaction de sçavoir qu'elle leur faisoit ce mal. Policandre mit bien tout l'ordre qu'il sceut en cette urgente extremité, et faisant de necessité vertu, ramassa promptement quelques chevaliers, tant de ses vassaux, que de ses alliez, et se mit en campagne avec le prince Arionte son fils, et quoy qu'il cognut bien que c'estoit trop hazarder que d'en venir à une bataille, si est-ce que, ne pouvant supporter de voir les saccagemens que nostre armée faisoit dans ses estats, encore qu'il fust plus foible, il se resolut de la hazarder.

Je ne veux point m'amuser à vous raconter par le menu tout ce qui s'y passa, car outre que tant de mines, et tant de morts, ne peuvent estre racontées sans desplaisir, encore aurois-je peur que le discours n'en fust bien long et inutile. Et je diray seulement que Celiodante gaigna la bataille, qu'Arionte, fils unique de Policandre, y fut tué, et que ce fust tout ce que le pere pût faire de se sauver dans Avaric avec quelques reliques de son armée; mais et les habitants, et ceux qui s'y estoient sauvez tellement effroyez, que je croy que si nostre armée les fust allé promptement investir, assurément ils eussent ouvert leurs portes. On trouva meilleur de prendre tout le plat pays, afin d'avoir des vivres pour le long siege qu'on prevoyoit devoir estre celuy de cette grande ville, tant pour l'assiete du lieu, pour les grands fossez, tours et remparts dont elle estoif fortifiée, que pour la quantité d'hommes, tant bourgeois qu'estrangers, que l'on sçavoit s'estre jettez dedans, mais particulièrement pour la personne du roy Policandre, qui s'y estoit voulu renfermer, contre l'opinion de la plus saine partie de son Conseil, ayant fait resolution de s'ensevelir dans les ruines de son royaume.

Le corps d'Arionte fut reconnu, enlevé d'entre les morts, et envoyé à son pere avec toute sorte d'honneur et de courtoisie, pour montrer que la haine n'alloit point par de la la vie, ny ne vouloit point de vengeance contre les morts. Policandre le recent avec un œil sec, et monstra une si grande Constance et magnanimité en ce coup si sensible, que la vertu de ce roy dès lors commença d'attendrir le cœur de la reyne. Et prenant part en quelque sorte à son infortune : Comment, disoit-elle en elle-mesme, tu consentiras, Argire, que celuy qui t'a tant aymée soit pour ce sujet mal-heureux ? Car il est certain que s'il ne t'eust jamais servie, il ne ressentiroit pas les pesants coups que la fortune luy donne. Ta veue sera donc si funeste qu'elle n'apportera que ruines et desolations à ceux qui te regarderont ? Souviens-toy que celuy que tu veux despouiller de son royaume, et à qui tu veux ravir la vie, a esté la personne du monde que tu as le plus aimée, et qui est encores maintenant le pere de ton fils ! Tu seras donc le lierre qui ne lie jamais rien de ses bras que pour le ruiner et le mettre en terre ? Et bien il t'a trompée, mais sa tromperie est-elle du tout sans excuse ? Et quand cela seroit, veux-tu avoir

plus de souvenir d'un seul desplaisir que de tant de contentemens et de tant de services que tu as receus de luy ?

Ces considerations, et plusieurs autres semblables luy alloient amolissant le cœur, si bien que deslors elle cherchoit quelque bon pretexte pour le laisser en paix, et retirer nos armes hors de ses estats, mais n'osant se declarer à personne, et estant contrainte, pour ne perdre le credit parmy ces roys unis, de faire paroistre le contraire, elle mit le siege devant Avaric, je dis, elle mit, car le desir de vengeance avoit esté si grand en elle, qu'elle avoit desiré d'estre tesmoin de toutes les pertes et desolations de Policandre.

Le dessein qu'elle eut quand elle consentit au siege, fut sous l'esperance qu'elle avoit, qu'au pis aller Policandre seroit son prisonnier, et qu'elle pourroit, apres luy avoir fait reconnoistre l'offence qu'il luy avoit faite, luy rendre et ses estats et sa couronne. Mais il advint bien autrement, car peu de temps apres Rosileon qui alloit suivant les adventures dans la Germanie et les Marcomanes, fut adverty par le bruit commun de l'invasion que tous ces roys avoient faite au roy des Boyens, et en quel point il se trouvoit reduit, renfermé dans la ville d'Avaric, ou l'on n'esperoit pas qu'il pust tenir longuement pour l'effroy qui estoit parmy les siens. D'abord qu'il entendit ces nouvelles, il ne les pouvoit croire, sachant avec quelle equité Policandre vivoit, et combien il donnoit peu d'occasion à ses voisins de luy faire la guerre, et toutesfois pour ne les mespriser, il tourna ses pas du costé des Boyens et des Ambarres. Et de fortune sortant du pays des Lepontes, il fut rencontré par un messenger que la princesse Rosanire luy envoyoit, et qui depuis quelques jours l'alloit suivant par toutes ces Alpes à la renommée de ses exploits. Il l'atteignit donc en fin en ce lieu, et d'autant que Rosileon n'avoit point changé d'armes, il le cognut au lyon qu'il portoit en son escu, avec quelques paroles estrangeres qu'il avoit prises pour devise, et qui estoit cause que plusieurs le nommoient le Chevalier du lyon : Seigneur, luy dit-il, en luy presentant les lettres de la princesse Rosanire, il y a une lune que je vous cherche, et que vous estes desiré de celle qui vous escrit, et souhaite de tous les Boyens, comme le seul remede, ou pour le moins la seule esperance qu'ils ont en toutes leurs infortunes. Rosileon alors, ne reconnoissant pas celuy qui parloit à luy, sans luy respondre, ouvrit la lettre, et trouva qu'elle estoit telle.

## LETTRE

### DE LA PRINCESSE ROSANIRE A ROSILEON

Vos victoires soti grandes, mais beaucoup moindres que nos infortunes : nostre armée est desfaitte, tout le fays occupé, Arionte mort, et Policandre et Rosanire enfermez dans leur derniere ville. Jugez si Rosileon a dequoy employer icy ses armes et son courage.

J'abregeray, madame, car que sert-il de raconter l'estonnement et le desplaisir de Rosileon, lisant ces nouvelles, et en oyant lne sçauroit direz particularitez de la bouche du messenger ? Tant y a que se mettant sur le chemin des Boyens, et faisant toute la plus grande diligence que ses chevaux luy pouvoient permettre, il entra en fin dans les terres de Policandre, où de fortune il trouva plusieurs chevaliers et ambactes qui s'estoient desja assemblez, et qui ne demeuroient inutiles que pour n'avoir point de chef, auquel ils voulussent tous obeyr, d'autant que les principaux des Boyens et des Ambarres d'abord estoient accourus vers la personne du roy, et les uns avoient esté tuez avec le prince Arionte et les autres estoient enfermez avec Policandre dans Avaric. Si bien que ceux-cy poussez de bonne volonté n'attendoient que d'estre conduits, lors que Rosileon se presenta, qui fut receu avec un commun consentement

de tous, tant pour l'amitié qu'ils sçavoient que le roy luy portoit que pour tant de beaux exploits que depuis peu il avoit faits, et qu'ils avoient appris par la renommée. Et quoy que le nombre de ces chevaliers et solduriers ne fust pas de plus de cinq cents chevaux, et de trois mille hommes de trait, et que nostre armée fust composée de plus de huit mille chevaux, et de quarante mille hommes de pied, si est-ce que Rosileon, esperant en la justice de Policandre, et en la bonne volonté qui l'avoit tousjours accompagné, ne fit point de difficulté de s'en venir enseignes desployées droit a nous, ce qui donna tant de courage aux siens et tant d'effroy aux nostres que vous eussiez dit que le seul nom de Rosileon nous devoit desfaire. Sa troupe a chaque logis qu'il faisoit s'alloit grossissant, ainsi que les rivieres qui en leurs cours vont ramassant toutes les fontaines, et les petits ruisseaux qui y tombent, car tout le pays accourut à luy, et comme si desja ils eussent eu à partager nos despouilles, ils s'en venoient discourant comme de chose indubitable de nostre desfaite et de leur assurée victoire. Et il advint par le juste jugement des dieux que nous fusmes desfaits, je dis par le juste jugement, car autrement il n'y avoit pas apparence qu'une si petite troupe de gens ramassez deust obtenir la victoire sur une armée telle que la nostre, en laquelle il y avoit tant de roys et tant de grands personnages pour la commander, et tant de vieux solduriers aguerris en tant de rencontres, de combats et de batailles. Toutesfois il fut vray que nostre armée fut rompue, non pas du tout, mais de telle sorte quelle fut contrainte de lever le siege, et laisser entrer Rosileon dans la ville avec tout ce qu'il conduisoit. Les caresses que le roy luy fit, le bon visage qu'il receut de Rosanire, et les cris de joye de tout le peuple à son entrée dans Avaric furent plus grands qu'on ne sçauroid dire ; mais d'autant que Policandre sçavoit bien que c'est que de poursuivre une armée qui s'enfuyt, sans perdre temps, il fit sortir d'Avaric tous ceux qu'il jugeoit propres pour estre mis dans les troupes de Rosileon, et l'embrassant et baisant au front; le conduisit jusques hors de la ville, luy donnant le commandement de lieutenant general en tous ses estats, et dans ses armées, et ordonnant a tous ses sujets de luy obeyr.

Le genereux Rosileon bruslant de desir de faire quelque effect digne de la reputation qu'il s'estoit acquise vint sur nos brisées, et quatre jours apres nous atteignit sur le passage d'une petite riviere qui s'appelle le Clein, où en fin il contraignit nostre armée de donner la bataille, en laquelle nous fusmes desfaits avec la perte de presque toute l'armée, et la mort du roy des Turoniens et de celuy des Cenomanes. Et ce que nous supportasmes avec plus d'impatience, ce fut la prise du roy Celiodante; mais parce que Rosileon vouloit obtenir une victoire entiere, il poursuivit le debris de nostre armée, et envoya Celiodante avec une seure garde au roy Policandre, et à la princesse Rosanire.

Il est aisé à juger que la joye de ce roy ne fut pas petite, voyant non seulement tout son estat remis en son pouvoir, mais tant de roys desfaits, et particulièrement le chef de tous, son prisonnier. Elle fut telle que ne sçachant par quel moyen recognoistre le bon service que Rosileon luy avoit rendu, il resolut de le faire apres luy possesseur de ses royaumes (que par sa valeur il luy avoit regagnez) par le mariage de Rosanire, et sur ce dessein il luy fit une telle responce.

## LETTRE DU ROY POLICANDRE A ROSILEON

Que puis-je donner à celuy qui m'a remis la couronne sur la teste, que la mesme couronne que je porte ? Si feray. Je luy donneray encore davantage, car je veux qu'outre tous mes estats, il possede ce que j'ay de plus cher, à sçavoir ma fille Rosanire. Qu'elle soit donc dés à cette



heure à vous, Rosileon, et apres moy les royaumes des Boyens, des Ambarres, et des Bitturiges. Hastez-vous de vaincre, car ce sont les triomphes que je vous prepare au retour de vos victoires.

Voylà Rosileon et Rosanire presque au plus haut sommet de leur bonne fortune, car ce chevalier aimoit cette princesse avec une si extreme passion, qu'il n'eust pas voulu vivre, sinon en l'esperance que Policandre luy donnoit, et elle qui n'avoit pas une moindre affection, mais qui la sçavoit mieux dissimuler, n'ayant jamais pu esperer que Rosileon devinst tel, qu'elle le pust accepter sans honte pour son mary, le voyant parvenu a une si grande estime aupres du roy, ne pouvoit qu'en recevoir un singulier contentement. Mais oyez, madame, la gracieuse rencontre ! Cependant que Rosileon, apres avoir receu cette lettre, continue ses victoires, chassant ses ennemis jusques aux dernieres citez Armoriques, et que par tout où il porte ses armes, il emporte des palmes et des lauriers, Celiodante, prisonnier dans Avaric, est traitté avec tant d'humanité du roy Policandre, qu'allant par tout sur sa parole, il luy estoit permis de voir la princesse Rosanire, la vertu et la beauté de laquelle le rendirent bien-tost de prisonnier de guerre, prisonnier d'amour ; car cette princesse a des traits tant inevitables, qu'il est bien mal-aisé que les yeux la voyent, sans que le coeur l'adore.

Lors que Celiodante fut fait prisonnier, plusieurs des siens furent pris avec luy, et entr'autres un vieux chevalier nommé Oronte qui luy fut donné pour gouverneur presque au sortir de la nourrice. Cet homme estoit prudent et sage, et avoit une si grande affection au service de Celiodante, qu'il n'avoit rien de plus imprimé dans le cœur que ses interets. D'autre costé ce jeune prince reconnoissant cette entiere et inviolable affection en luy, l'aymoit et l'estimoit, comme il estoit obligé. Quelques jours se passerent devant que Celiodante voulut declarer sa passion à Oronte, luy semblant que cette amour estoit née tant hors de saison, qu'elle ne pouvoit avoir qu'une fort mauvaise destinée.

Ce silence estoit cause que ce jeune prince s'ailloit de façon rongéant le cœur par de fascheuses pensées, qu'on le voyoit diminuer de jour en jour, dequoy Oronte se prenant garde, et ayant opinion que cette tristesse estoit conceue de sa detention, craignant qu'elle alterast sa santé, un jour qu'il le vid seul dans sa chambre ; il luy tint un tel discours : Seigneur, si ceux qui commandent aux royaumes et aux empires, avoient un particulier privilege de ne devoir jamais estre attaquez de la fortune, je dirois que vous auriez occasion de vous plaindre de l'estat où elle a pris plaisir de vous reduire. Mais puis que nous voyons les sommets des plus hautes montagnes d'ordinaire plus agitez et tourmentez des vents et des orages, que les vallons et les plaines; et que de mesme les plus hautes puissances de la terre sont plus exposées aux tempestes de la fortune, à quelle raison, seigneur, avez-vous deu vous en estimer exempt ? et sous quel pretexte vous pouvez-vous plaindre d'une loy generale et commune à tous les grands ? Vostre naissance relevée par dessus celles des hommes ordinaires, vous affranchit bien des petits maux, et des petites infortunes ausquelles le peuple est sujet, d'autant que ce sont des tributs indignes des grands personnages, mais les grandes afflictions et celles encores parmy les plus grandes qui semblent insupportables au commun, ce sont les propres des grands princes et des grands foyes comme vous estes. Et tout ainsi que vous blasmez ceux qui perdent le courage, et qui se laissent abbattre par de petites infortunes, les estimant foibles et effeminez, de mesme, croyez-moy, seigneur, ceux qui vous voyent, avec la tristesse peinte sur le visage, fleschir a ce premier coup que la fortune vous a donne, quoy qu'il soit grand, puis qu'il est de ceux qui sont ordinaires aux grands princes, quel jugement peuvent-ils faire qui soit a vostre avantage ? La fidelité que je dois à mon roy, et l'affection que je porte à la personne de Celiodante, m'obligent, seigneur, (pour m'acquitter de mon

devoir) de vous supplier tres-humblement par la memoire du roy vostre pere, et par celle de vostre propre vertu, de vous remettre devant les yeux vostre magnanimité, et le courage avec lequel vous vous estes porté si genereusement dans les plus effroyables dangers. Que si vous me dittes. que le coup est grand, je respondray que vos armes doivent estre encore plus fortes, car le courage d'un homme ne peut jamais estre vaincu que par sa faute, n'y ayant accident de fortune qui le puisse abbatre si sa volonté ne le trahit, et ne consent à sa desfaicte. Courage, seigneur, vous avez devant vos yeux un exemple d'une vertu invaincue toutes les fois que vous les tournez vers le roy Policandre. A-t'il fleschi quand ses armes ont esté desfaites ? S'est-il laissé emporter au desplaisir quand la mort luy a ravy son fils unique ? A-t'il perdu le courage à la perte de tous ses Estats ? Nullement, seigneur, au contraire, il s'est tellement opposé avec une genereuse vertu à ces coups de la fortune, qu'à la fin il ne l'a pas seulement lassée, mais il l'a vaincue, et s'il se peut dire ainsi, l'a contrainte de se ranger de son party. Oronte vouloit continuer, lors que le jeune prince l'interrompit : Mon pere, luy dit-il, car c'estoit ainsi qu'il le nommoit le plus souvent, pour son aage et pour la conduite qu'il avoit eue de son enfance, vous auriez trop mal employé, la peine que vous avez prise de m'instruire, et j'aurois le courage aussi foible que la memoire, si la perte d'une bataille, departie de mes Estats, de mes amis, et mesme de ma liberté, me faisoit oublier les bons enseignemens que j'ay receus de vous. Jamais je ne me suis resolu a prendre les armes que je n'aye bien sceu que tous mes accidens me pouvoient arriver, et si les coups preveus nuisent le moins assurez-vous que ceux desquels vous parlez ne doivent pas faire grand effort en moy. J'ay senti, je l'advoue, ce changement de bonne en mauvaise fortune, mais comme sensible, et non pas comme foible et abbatu de courage. Que si vous voyez en mon visage et en mes actions plus de tristesse que de coustume, sçachez, ô mon cher Oronte, que ce n'est pas pour les blessures que chacun sçait, mais pour d'autres que nul ne void que moy.

Et à ce mot, se taisant avec un grand souspir, il reprit peu apres la parole de cette sorte : Il est vray, ô mon pere, que personne ne les void que moy, ces playes desquelles je me plains ! et que pour la fidelité que je porte à Oronte je luy veux decouvrir, quoy que je les voye incurables, sans autre espoir toutesfois, sinon que je sçay bien qu'il m'aydera à plaindre mon infortune. Et sur ce discours, il luy raconta avec une longue suite de paroles l'extreme affection qu'il portoit à la princesse Rosanire, le peu d'esperance qu'il avoit de la bonne volonté de la princesse, ny du roy son pere, pour tant de desplaisirs qu'il leur avoit rendus, et mesmes en la mort d'Arionte. – Or voyez, continua-t'il, si ce n'est pas avec raison que je me laisse emporter à l'ennuy, et s'il ne vaut pas mieux clore promptement ma derniere journée que de continuer une vie qui ne peut jamais estre que malheureuse et desastrée. Je sçay que vous me direz que l'amour n'est qu'une folie, et qu'une personne genereuse doit avoir honte d'en estre surmonté. Mais, mon pere, quoy qu'amour puisse estre, sagesse, folie, estimable ou honteuse, tant y a que si c'est folie, j'advoue que je sois fol, et si une ame genereuse en doit avoir honte, je veux bien que l'on ne m'estime point genereux ; car il est vray que j'ayme de telle sorte, que je ne m'ayme pas moy-mesme, sinon en tant que j'ayme Rosanire. Vous me conseillerez sans doute de resister à cette passion qui n'est que telle que nous voulons, mais que sert-il de donner des conseils à une personne de qui la volonté n'est pas mesme de guerir ?

Le sage Oronte escouta fort longuement Celiodante sans l'interrompre, sçachant assez que, des maladies de l'ame, celles-là se guerissent plus aisément, desquelles elle se descharge en les disant à une personne fidelle. Et lors que le prince se teut, il reprit la parole ainsi : Seigneur, vous m'avez mis hors d'une peine tres-grande, en me declarant que vostre mal procede d'amour, et mesme que cette passion est née pour un si digne sujet que la princesse Rosanire, car j'apprehendois que les infortunes desquelles je vous ay parlé en fussent cause. et

que vostre patience outragée eust fleschy à vos desastres, mais puis que c'est une maladie si aisée à guerir, tant s'en faut que vous ayez occasion de continuer en cet ennuy, que j'espere cette amour devoir estre cause de vous remettre en vostre premier estat et splendeur. Pensez-vous, seigneur, que le roy Policandre ait oublié l'extremité en laquelle vos armes l'avoient reduit, et où il seroit encore si le Ciel presque miraculeusement ne l'en eust relevé ? Croyez-vous qu'encore qu'il se voye vainqueur, il ne sçache pas bien que de ses victoires et de ses triomphes pour retourner en l'estat où il s'est veu, il n'y a pas plus d'intervalle que de la longueur d'une bataille. Avez-vous opinion que ce roy qui a porté toute sa vie les armes, ne sçache, mieux que personne de son Conseil, combien elles sont journalieres et peu certaines ? Et cela estant, qui doutera que ce sage et prudent roy ne soit bien aysé, si vous luy faites demander la paix, de la vous donner maintenant qu'il la peut former avec un tel visage, qu'il luy plaira, et non pas attendre en un temps auquel peut-estre il seroit contraint de la recevoir telle que vous voudriez. Asseurez-vous, seigneur, qu'il est trop sage, et que j'oseray vous dire qu'avec raison sur l'ouverture que vous m'avez faite, je prends un presage tres-assuré que le Ciel veut que cette paix se fasse, car rien ne la pouvoit empescher que vostre courage, qui peut-estre ne l'eust pas voulu recevoir telle que le roy Policandre l'eust demandée. Et maintenant cette amour vous rendra faciles toutes les difficultez qui vous y sçauroient estre proposées, outre que l'amour qui a fait filer Hercule rend honorables toutes les conditions que l'on recoit à son occasion. Courage donc, seigneur, commandez-moy que je mette la main à cette œuvre, et assurez-vous sur ma vie que vous en aurez tout le contentement que vous sçauriez desirer.

Telle fut la responce d'Oronte, qui donna un tres-grand courage à ce jeune prince, et qui apres l'avoir meurement considerée, si toutesfois le trouble où sa passion le detenoit le luy pouvoit permettre, jugea qu'il y avoit quelque apparence en ce dessein, la conduite duquel il remit entierement au prudent Oronte, luy donnant tout pouvoir d'offrir et de recevoir la paix, avec toutes les conditions qu'il plairoit au roy Policandre, pourveu que Rosanire fust sienne. Oronte qui reconnut bien qu'il ne pouvoit faire un plus agreable service à son maistre, ny rien de plus avantageux pour son estat, y employa toutes les forces de son esprit et de sa prudence. Et ayant remarqué les interets de ceux qui estoient aupres de Policandre, il s'apperceut que deux des principaux ministres du roy, et qui avoient tousjours eu le plus particulier accès près de sa personne, et la meilleure part aux affaires, estoient tres-mal satisfaits du dessein que le roy faisoit de donner sa fille à Rosileon, homme incognu, ou pour le moins duquel on ne sçavoit qu'un advenement tant honteux, qu'ils rougissoient, disoient-ils, quand ils pensoient qu'un homme vendu à prix d'argent deust estre leur seigneur et leur roy. Que c'estoit grandement noircir le nom des Boyens, Ambarres et Bituriges, de leur choisir un esclave pour commander à tant de provinces, et provinces encore si fecondes de grands chevaliers dont la valeur n'estoit pas moindre que de ce serf affranchi, et desquels pour le moins la naissance promettoit des actions dignes de roy. Mais ce qui pressoit davantage ces deux personnes, ce n'estoit pas ce qu'ils avoient en la bouche ; l'interet particulier les touchoit bien plus vivement, car chacun d'eux avoit un fils, et leurs esperances n'avoient pas esté moindres depuis la mort d'Arionte que d'aspirer au bonheur auquel ils voyoient que Rosileon estoit prest de parvenir. Et quoy que chacun d'eux eust ce dessein pour son fils, et que si Rosileon n'y feust point esté, ils eussent sans doute esté ennemis, si est-ce qu'ils se lierent tous deux d'amitié, telle toutesfois qu'elle peut estre entre deux personnes interessées pour ruyner la fortune de celui qui leur ravissoit toutes leurs esperances, n'y ayant point de doute qu'en leur ame ils n'eussent apres dessein de s'en faire chacun autant. Il y avoit quelque temps que le prudent Oronte avoit ouy sourdement ces bruits, et d'autant que pour lors ce

n'estoit pas chose qu'il eust opinion qui le pust toucher, il ne s'en estoit point soucie. Maintenant y faisant reflexion, il jugea que l'un ou l'autre de ces deux hommes, ou peut-estre tous deux, seroient les meilleurs instrumens qu'il pust choisir pour son dessein. Il s'adresse donc à eux, leur fait l'ouverture de la paix, et la propose si avantageuse pour Policandre, que, quand il n'y eust point eu de l'interest pour eux, celui seulement du roy leur eust fait embrasser ce party ; a plus forte raison le receurent-ils, voyant qu'ils ne pouvoient en choisir un plus propre pour reculer Rosileon de ses pretentions. Et quoy que le mariage de Celiodante leur ostast aussi l'esperance qu'ils pouvoient avoir pour leurs enfans, si est-ce qu'encores aymoient-ils mieux tomber entre les mains du roy des Pictes qui leur en seroit obligé, qu'en celles de Rosileon, qui ne tiendrait sa fortune que de sa propre vertu et conduite.

Ayant donc tous deux receu cette ouverture de paix de bon cœur, et desirant de la faire reussir, ils prirent advis ensemble d'en parler au roy, mais separément, afin qu'il ne jugeast pas que ce fust une partie faite contre Rosileon, et ils le firent si prudemment et avec tant d'artifice, que Policandre, apres y avoir fait quelque difficulté, à cause de la parole qu'il avoit donnée à Rosileon, en fin par la proposition qu'ils luy firent de luy donner la princesse Cephise, il y consentit, cognoissant bien que le mariage de Celiodante et de Rosanire pouvoit estre le seul ciment pour bien lier cette paix qui luy estoit tant avantageuse. – Seigneur, luy disoient-ils, considerez en quel estat vous vous estes veu, il n'y a pas long-temps, et quel est celui ou Dieu mercy vous estes maintenant. Vostre prudence vous ordonne de ne point perdre pour quelques legeres considerations la bonne fortune qui se presente. Jamais rois des Boyens ne furent si grands ny si redoutables que vous les allez rendre, adjoustant à vostre couronne, outre tant d'alliances que le roy Celiodante vous donnera, deux si grands royaumes que sont ceux qu'il possede. Que si vous donniez la princesse à Rosileon, c'est la verité qu'il a beaucoup de merite, mais les avantages que vous en devez pretendre n'outrepassent point sa personne, n'ayant que l'espée que vous luy avez donnée pour tout bien et pour tout heritage. Outre que les princes et seigneurs qui sont sujets de vostre couronne souffriront avec un regret plus grand qu'ils ne font pas paroistre, d'estre sousmis par vostre volonté à un affranchy qu'ils ont veu esclave ces dernieres années, et vendu par un marchand. Et nous nous assurons que si vous leur faisiez l'honneur de leur en demander leur sentiment, ils tesmoigneroient avec des feux de joye le contentement que ce dernier dessein leur apporterait. Et quant aux services que Rosileon a rendus à vostre couronne, ne seront-ils pas plus recompensez en le faisant roy des Lemovices, estat si plein de chevaliers et de grands hommes, qu'il n'y a prince dans la Gaule qui, ne s'en contentast ? Mais quand cette recompense ne se feroit pas, n'est-il pas vray, seigneur, s'il vous est si fidelle et tant affectionné serviteur que vous le croyez, que, sans tourner les yeux sur ses propres interests, luy-mesme sera le premier à vous conseiller de faire et d'affermir cette paix de cette sorte. Que si son ambition luy clost les yeux au bien de vostre estat, vostre prudence, seigneur, ne doit-elle pas de mesme les vous faire boucher à tout ce qui le touche ? les obligations qu'il vous a, estans telles que, quand il vous auroit donné sa vie, il ne s'en seroit pas encore assez dignement acquitté. Ils adjousterent encore plusieurs autres discours avantageux pour leurs desseins, et les sceurent si bien représenter au roy qu'entièrement resolu de suivre leurs conseils, il leur donna charge de conclure cette paix et cette alliance. Et en mesme temps, de peur que Rosileon, despité de se voir descheu de ses esperances, luy fist quelque mauvais service ayant l'armée entre les mains, il luy fit faire une depesche pleine de remerciement et de louanges, et en mesme temps luy commanda de le venir incontinent trouver, ayant donné bon ordre à l'armée, la charge de laquelle il luy ordonnoit de mettre en les mains du mareschal des Boyens, homme de qui la fidelité ne pouvoit estre suspecte à Policandre.

Ces choses ne purent estre conduites si secrettement que Rosanire n'en fut advertie en quelque sorte, dont elle receut un grand desplaisir, car outre qu'elle aymoît grandement Rosileon, et qu'elle avoit desja fait tous ses desseins sur celui de leur mariage, encore portoit-elle une haine secrette à Celiodante à cause de la mort de son frere, de laquelle elle le disoit auteur.

Si bien que ne sçachant à quel remede meilleur elle devoit recourir, elle se resolut d'en advertir Rosileon afin que, venant en toute diligence, il essayast de rompre ce ruineux dessein devant qu'il fust entierement conclu. Celui qu'elle luy envoya fit plus de diligence que celui que le roy avoit despesché, de façon qu'il donna la lettre de Rosanire à Rosileon deux jours auparavant que celle de Policandre luy fust rendue. Que s'il eust eu volenté de rendre un mauvais service au roy, il le pouvoit faire aisément, mais tant s'en faut qu'ils tournast jamais sa pensée sur un si mauvais dessein, qu'au contraire il n'employa le temps qu'à se haster de prendre une ville qu'il tenoit assiegée, et de chercher quelque belle excuse pour quitter l'armée, et faire le voyage que la princesse luy commandoit. Et de fait il y travailla avec tant de diligence que, le jour mesme que le messenger du roy arriva dans l'armée, il força cette place par un assaut general, où il montra tant de valeur et tant de prudence, que s'il eust encore demeuré une lune dans l'armée, il n'eust point esté besoin de faire autre paix que celle de ses conquestes, n'y ayant plus que quelques petites villes, et quelques isles qui fussent au pouvoir de ses ennemis. Aussi-tost qu'il receut le commandement du roy, il obeit, laissant un tres-bon ordre dans l'armée, et en la plus grande diligence qu'il luy fut possible, le vint trouver, luy rend compte de l'administration de sa charge, des progres et de l'estat de l'armée, et combien peu il restoit pour obtenir une victoire entiere. Policandre le remercie, luy fait toute la bonne chere qu'il peut, et luy dit que, quand il sera un peu delassé de son voyage, il luy communiquera le sujet pour lequel il a desiré de parler à luy, et sans luy en rien dire davantage, le laisse aller à son logis.

Rosileon qui n'estoit pas ignorant de ce que le roy luy vouloit dire, eut bien de la peine à faire semblant de ne le sçavoir pas. Toutesfois craignant d'offencer la princesse, il se contraignit et dissimula, de sorte que le roy n'en cogneut rien. Mais luy qui mouroit d'impatience de voir Rosanire, tant pour la longue absence qui l'avoit si longuement privé de ce bien, que pour entendre plus au long ce qu'elle luy avoit escrit avec peu de mots, le plustost qu'il put s'en alla vers elle qu'il trouva à son retour de mesme volenté qu'à son depart, mais toutesfois grandement affligée de la resolution que le roy son pere avoit faite de la donner par le traite de paix au roy Celiodante. Et parce que plusieurs personnes avoient les yeux sur elle, et qu'elle eut crainte que la violence de la passion ne fit dire ou faire quelque action à Rosileon par lesquelles ils pussent recognoistre la bonne intelligence qui estoit entr'eux, elle luy dit assez bas : Si apres le souper vous vous trouvez au promenoir où si souvent vous m'avez veu autresfois aller, nous aurons plus de commodité de parler ensemble sans taut de tesmoins qui considerent nos actions. Et à ce mot elle se retira, laissant Rosileon grandement consolé de voir qu'elle n'avoit point de part au changement du roy son pere.

Le soir fut long à venir selon l'impatience de Rosileon, de façon qu'il devança de quelque temps l'heure du promenoir de la princesse, qui en fin s'y en alla la plus seule qu'elle put, ayant donné des commissions à la plus-part de ceux qui avoient accoustumé de l'y accompagner. D'abord qu'il s'approcha d'elle : Rosileon, luy dit-elle, ce tesmoignage que je vous rends de ma bonne volenté, et celui encore que vous recevrez maintenant par mes veritables paroles, ne doit point estre cause de vous faire juger chose quelconque à mon desavantage, mais seulement de vous donner cognoissance que je veux faire pour vous tout ce que mon devoir me peut permettre. Je sçay que l'affection que vous m'avez portée ne vous

permettra jamais de vouloir de moy rien davantage, et c'est pourquoy je ne feray point de difficulté de vous dire que je porte un regret extreme de voir le roy tant oublieux des promesses qu'il vous a faites, qu'il prefere les biens esperez d'une paix incertaine, aux services qu'il a receus et recoit tous les jours de vous, car il est vray que s'il ne change encore une fois d'opinion, je dois estre la victime immolée en ce sacrifice et dois estre donnée à Celiodante, tout sanglant encore du meurtre de mon frere. Jugez, Rosileon, avec quel contentement je pourray prendre le reste de mes jours, et mon repas et mon repos aux costez de celuy qui a desja esgorgé mon frere, et qui sans vous en eust autant fait au roy mon pere, et à nous toutes ! Et toutesfois c'est celuy-la avec qui cette tyrannique raison d'Estat m'ordonne de passer le reste de mes jours, si vostre fortune qui jusques icy n'a rien trouvé d'impossible, ne se montre plus forte que la resolution du roy.. – O dieux ! madame, interrompit Rosileon, le roy veut donc faire ce tort à sa parole ? – Vous en devez estre assuré, répondit-elle froidement. – Le roy, reprit-il a si peu de memoire de mes services ? – Puis, dit-elle, qu'il oublie les outrages, vous estonnez-vous qu'il n'ait point de memoire des bien-faits ? – Le roy, adjousta-t'il, veut donc tirer ainsi vengeance des bruslemens, violences et saccagemens qu'on a faits dans son royaume ? – Si par tout, repliqua-t'elle, où il tourne ses pas, il void la terre teinte du sang de son fils et de ses princes ou chevaliers, et tous les champs n'estre desormais ouverts que pour ensevelir ses peuples tuez et massacrez par Celiodante et ses adherans, sans s'en esmouvoir, voulez-vous, Rosileon, que la ruine de ces choses insensibles luy en donne plus de ressentiment ? – Et toutesfois, s'escria-t'il, c'est le roy Policandre, ce grand prince, de qui la renommée s'est estendue avec tant de gloire par toute la terre, de qui la bonté a esté autant admirée, que la valeur redoutée, et de qui la justice n'a jamais receu aucun reproche. – Ce l'est veritablement, répondit la princesse, mais je n'en puis faire autre jugement, si non me taire, souffrir et dire : c'est mon pere.

Rosileon alors s'estant teu quelque temps, reprit en fin de cette sorte : Le respect, madame, qui vous empesche de parler sur ce sujet, tesmoigne veritablement la sagesse qui est en vous, mais la froideur dont vous parlez est un tesmoignage de bien peu d'affection. – Ah ! mon chevalier, interrompit incontinent la princesse, luy mettant la main contre l'estomach, ne continuez point davantage ce discours, si vous ne voulez me faire cognoistre que vostre amitié n'est pas telle que je la veux. Car (et que cette regie vous serve pour tout ce que vous avez à desirer de moy), je ne croiray jamais que vous m'aymiez, si vous en recherchez chose qui soit contre mon devoir. Voyez-vous, Rosileon, je vous ayme, je vous l'ay dit, et je vous le dis encore, et tant que vous vivrez avec moy comme vous devez, je vous en rendray tousjours toutes les cognoissances qui me seront possibles. Mais n'entrez point en opinion que, comme je sçay que vous perdriez plustost cent vies, si autant vous en pouviez avoir, devant que faire quelque action de peu de courage, et indigne d'un chevalier tel que vous estes, de mesme je permette jamais que cette bonne volonté que j'ay pour vous m'emporte, je ne diray pas a quelque action contre mon devoir, mais seulement à la moindre pensée de cette action, je dois obeir à mon pere, et mon pere la recevra de moy jusques au dernier soupir de ma vie. – Vous espouserez donc Celiodante ? dit Rosileon avec un grand soupir. – J'espouserois, dit-elle, non seulement Celiodante, mais un barbare, voire le moindre des hommes, si mon pere me le commandoit. – Et qu'est-ce donc, reprit-il, que me profitera l'affection que vous me faites l'honneur de me porter ? – Cette amitié, repliqua-t'elle, dont vous parlez, seroit cause que je ferois pour vous de bonne volonté et avec contentement ce que pour quelqu'autre je ne ferois que par commandement, et de peur de sortir de mon devoir. – O dieux ! s'escria-t'il, et cette consideration sera cause que je vous perdray ? – Je ne puis croire, reprit Rosanire, qu'une si bonne intention que la mienne soit recompensée d'un si grand supplice; mais quand par les

profonds jugemens des dieux il adviendrait que nostre destinée fust telle, il ne faudroit non plus perdre le courage en cette occasion que vous avez fait en toutes les plus perilleuses qui jusqu'icy se sont presentées. – Quoy ! adjousta Rosileon, vivre et vous voir à quelqu'autre ? Ah ! Rosanire, si vous avez ce courage, vous mesurez mal mon affection, en pensant quelle m'en permette autant. Toutes choses sont permises à Rosileon, sinon ce seul poinct, mais en cela tous les respects sont perdus, et tous les remparts de la constance, et de toute autre consideration sont renversez et sans pouvoir. J'ay vescu à la verité sans cette esperance, mais il ne peut estre que je vive desormais sans l'effect de cette esperance. Il a plu au roy de la faire naistre en moy, vous l'avez approuvée; aussi-tost que ma mauvaise fortune en tranchera la racine, il faut que le mesme coup m'oste aussi la vie. Mais, madame, lors que pour souffrir l'indignité qui vous est preparée, vous opposez le devoir qui vous oblige à cette patience, ne vous trompez-vous point au nom que vous luy donnez, et n'est-il pas plus juste de l'appeller tyrannique que raisonnable ? Comment, madame, vous quitterez ce que vous aymez, pour prendre ce que la raison et la nature vous commandent de hair ? faut-il que la princesse Rosanire soit donnée à Celiodante pour la rançon de ce mesme Celiodante, qui jamais ne luy a causé que de mortels desplaisirs ? Est-ce le devoir qui peut commander ces choses si peu raisonnables ? ou n'est-ce pas plustost une tyrannie qui se veut emparer de vostre esprit ? Rompez, madame, rompez ces liens qui veulent mettre vostre raison en servage, en vous proposant de si grandes injustices, et croyez que comme chacun desaprouve le dessein du roy, tout le monde aussi louera la generosité que vous ferez paroistre. Ces mesmes bras qui ont soustenu le faix de ce royaume tombant, et presque par terre, et cette mesme espée qui a vaincu tant de rois vainqueurs; pour affermir cette couronne, vous sont maintenant offerts par moy, pour maintenir contre tous les hommes l'equite de vostre cause, et pour prouver l'injustice dont le roy, en vous sousmettant a son ennemy, fait une action honteuse et indigne du roy des Boyens. Rosileon adjousta à ces paroles plusieurs autres semblables, qu'il eust continuées longuement, n'eust esté que la princesse l'interrompit : Cessez, dit-elle, cessez, Rosileon, et vous assurez que je suis tellement resoluë au dessein que je vous ay dit, que je l'observeray opiniastrement jusqu'au tombeau. Les injustices d'autrui ne me peuvent dispenser de faillir, et j'ayme mieux qu'on raconte à l'advenir que Rosanire a trop obey, que si l'on pouvoit dire qu'elle eust manqué à son devoir. Et vous, Rosileon, vous estes obligé, comme franc chevalier, de me maintenir en cette resolution, quelques interests que vous ou moy y puissions avoir; mais aussi, pour ne faillir non plus à l'amitié que je vous ay promise, qu'à toutes mes autres obligations, je vous conseille de vous adresser au roy mon pere, luy representant vos services, ses promesses, et l'injustice qu'il y a en l'effect de son dessein. Et tout ce que je puis pour vous, c'est que, s'il s'en remet à ma volonté, vous en aurez toute la satisfaction que vous en sçauriez desirer ; que s'il en advient autrement, j'y feray toute l'honnesté resistance que mon devoir me pourra permettre. Mais si elle y est inutile, tout ce que je vous promets, c'est de plaindre le reste de ma vie vostre malheur et le mien, et de quitter pour jamais toute sorte de contentement.

A ce mot, parce qu'il se faisoit tard, et qu'elle craignoit de demeurer trop longuement aupres de luy, elle se retira, le laissant engagé dans un nombre infiny de si fascheuses pensées, que de toute la nuict il ne s'en put demesler, de sorte que le soleil se coucha le soir, et se leva le matin, sans que le sommeil luy eust pu clorre les yeux.

Aussi-tost qu'il sceut le reveil du roy, et qu'il pouvoit parler a luy, il s'y en alla ; mais si autrefois il avoit fait ce voyage avec contentement, c'estoit bien à ce coup tout au contraire, ne sçachant presque avec quel visage il devoit se presenter devant luy, sa fortune presente luy ordonnant de n'avoir que le dueil et dans les yeux et dans toutes ses actions ; et la prudence,

tout au contraire, la joye et l'allegresse de tant de victoires qu'il devoit estaler en la presence du roy, lors qu'il luy demanderoit l'effet de ses promesses. En fin il resolut pour plusieurs considerations, qu'il estoit plus a propos de ne traiter point avec le roy d'autre sorte que comme il avoit desja fait, tant parce que, peut-estre, en le voyant, il changeroit ce dessein pernicious, que pour ne luy point donner soupçon de l'intelligence qu'il y avoit entre la princesse et luy ; outre qu'il le laisseroit plus en peine de commencer ce discours, que si d'abord il se mettoit aux plaintes et aux reproches. Il se presenta donc au roy avec un visage tout autre que n'estoit pas son cœur, et d'abord se met à luy raconter bien au long tout ce que briefvement il luy avoit dit le jour auparavant, luy particularisant les places qu'il a forcées, celles qui se sont rendues, les batailles qu'il a gagnées, les combats qu'il a donnez, les rencontres qu'il a faites. Et bref luy raconte combien il a peu d'affaire davantage pour avoir sousmis entierement tous ses ennemis, et il luy met devant les yeux, sans toutesfois user ny de reproches ny de vanité, de telle sorte ses bons services, que le roy en son ame sentoit de grandes contrarietez au dessein qu'il avoit fait contraire à celuy qu'il luy avoit escrit. Mais d'autant que Policandre, recognoissant assez sa propre bonté naturelle, avoit bien prevu la peine qu'il auroit à rendre ce desplaisir à une personne de laquelle il avoit receu tant de bons services, il avoit commandé à ces deux personnages qui luy avoient conseillé cette paix, d'estre presents quand Rosileon parleroit à luy, afin de fortifier sa resolution par leurs raisons. Cela fut cause qu'aussi-tost que le chevalier commença de prendre la parole, il les appella tous deux, et donna congé à tous les autres qui estoient dans sa chambre. Tant que dura le discours de Rosileon, le roy ne l'interrompit jamais ; mais soudain qu'il eut finy, il prit la parole, en premier lieu, pour le remercier et le louer de tant de beaux exploits qu'il avoit racontez, et l'assura d'en avoir memoire à jamais, et en fin conclud ainsi : Mais parce, Rosileon, qu'il n'y a point de guerre juste, qui n'ait la paix pour son but, nous avons advisé qu'il estoit bien à propos de la faire, maintenant que nous luy pouvons donner telle forme qu'il nous plaist, sans attendre que par quelque revolution ce fust à nous à la recevoir telle que l'on nous la voudroit octroyer. – Veritablement, respondit Rosileon, un grand et sage prince doit tousjours borner de cette sorte son ambition et ses victoires ; mais s'il m'est permis de le dire, il semble que maintenant la paix, vous sera bien inutile, puis que la victoire dans peu de jours vous donnera cette mesme paix beaucoup plus glorieusement, n'y ayant tantost plus d'ennemis de vostre couronne qui ose porter ce nom, et attendre la fureur de vos armes. Le plus ancien alors de ces deux conseillers, voyant que le roy tournoit les yeux sur luy, comme luy demandant secours : Seigneur chevalier, dit-il, vostre courage, et le desir que vous avez de la grandeur du roy, vous font parler de cette sorte, mais cependant que vous estes dans l'armée, que vous forcez des villes, que vous gagnez des batailles, que vous surmontez des provinces, et que vous adjoustez des victoires à tant d'autres victoires, vous ne sçavez pas ce que souffre ce pauvre estat, et avec quel soin et sollicitude il faut que le roy pourvoye non seulement à ce qui est de l'armée que vous conduisez, mais aux dures et presque insupportables necessitez de son peuple, que la guerre qui a esté dans ses entrailles a saccagé et bruslé, et que les subsidies que par force il est contraint de payer pour la continuation de la guerre, accablé maintenant et desesperé du tout. Et dites-moy, je vous supplie, quel contentement et quel avantage sera-ce au roy de perdre ses propres estats et royaumes, cependant qu'il s'amuse à gagner ceux d'autruy ? de voir mourir de misere de faim et d'extreme necessité ses peuples, cependant qu'il tue et qu'il massacre ceux des rois ses voisins ? Les plus courtes folies, ce dit-on, sont les meilleures. Croyez, Rosileon, qu'on en peut autant dire des guerres dont les plus longues sont tousjours les pires et les plus ruineuses. Ces sages et saintes considerations ont porté le roy, par l'advis de son Conseil, de donner la paix non



seulement à ses ennemis, mais à ses peuples qui la requierent les larmes aux yeux et les mains jointes. Et parce qu'il vous a creu, comme il en a raison, pour l'un de ses meilleurs serviteurs, il vous a envoyé querir pour vous en donner part, s'assurant que vous l'approuverez, et vous en resjouirez, comme doivent faire tous ceux qui l'aiment, et qui ont cherché le repos de ses vieilles années, et le bien de ses peuples. Le roy a consideré l'estat ou il s'est veu, pour la prompte invasion des fois ses voisins, et que peut-estre n'aura-t'il pas tousjours à ses costez l'espée et la fortune de Rosileon, pour le relever d'un semblable accident, si bien que dans l'excès de sa bonne fortune il s'est laissé en fin emporter au conseil, que tous ses meilleurs serviteurs luy ont donné, de faire cette paix en un temps si avantageux. Et pour ne laisser à cette fortune aucune prise sur luy, il a voulu chercher tous les meilleurs moyens d'assurer un traite tant avantageux, et celuy qui a semblé à tous le plus assuré, le plus utile, et le plus honorable, a esté de faire une alliance si bonne et si ferme avec ses ennemis que nul interest ne la pust jamais faire rompre. Et telle a esté jugée celle qui se fera par le mariage du roy Celiodante et de la princesse Rosanire; car par ce moyen, de tant de grands royaumes, nous n'en ferons qu'une monarchie, qui sera le partage des petits enfans du roy, en laquelle ils perpetueront à jamais son nom et sa gloire.

Jusqu'icy Rosileon eut patience, mais quand il ouyt parler de donner Rosanire a Celiodante, rompant tout silence, il s'escria : Et quoy ! seigneur, vous souffrez que les traistres qui vous donnent un si pernicieux conseil l'osent fortifier de vostre nom et de vostre autorite ? Traistres, sans doute sont-ils, puis que voyant vos ennemis reduits au dernier soupir, et n'ayans plus de force, ny presque plus de volonté de s'opposer à vos armes, ils vous veulent ravir des mains non seulement cette honorable victoire, mais vous remettre esclave entre celles de ceux que vous tenez dans vos prisons. Vous souffrez, seigneur, qu'ils vous vendent et vostre couronne aussi et vous approuvez telle vente volontairement en vous mettant de leur partie ! Ne voyez-vous, seigneur, que ceux qui vous donnent ces conseils ont fait trafic de vostre honneur, de vostre liberté, et de vos royaumes ? Car qu'est-ce autre chose donner à Celiodante la princesse Rosanire, que le faire roy des Boyens, des Ambarres et des Lemovices ? Est-ce ainsi que pour payer la rancon de ce prince captif, vous donnez vostre couronne et vostre liberté ? Veritablement c'est un artifice gracieux pour gagner des royaumes que celuy-cy, de perdre des batailles et de se faire prendre prisonnier ! Dites-moy, messieurs les grands conseillers, si la mauvaise fortune du roy l'eust remis entre les mains de ses ennemis, apres avoir perdu toutes ses villes et tous ses estats, quelle plus dure condition luy eust-on imposée, que celle que vos cauteleux advis luy font sembler si bonne et si profitable ? Il n'eust sans doute pu donner davantage à son vainqueur, que ses Estats ? sa vie, et sa propre personne. Et vous estes si effrontez (la passion, seigneur, dit-il, se tournant vers le roy, que j'ay pour l'honneur de vostre majesté m'arrache ces paroles de la bouche), ouy, dis-je, vous estes tels que vous osez bien conseiller le roy qu'ayant ces avantages sur ses ennemis, et les tenant captifs entre ses mains, il paye leur rangon de tout ce qu'il a de plus cher, qui est le bien ; la liberté et l'honneur. Doncques, seigneur, vous voulez que dans les memoires qui resteront de vous, les siecles futurs puissent lire que le roy des Boyens, pour avoir la paix avec ses voisins, leur donna sa fille, son sceptre et sa propre personne ? Mais, ô dieux ! puis que ces meschans Conseillers vous vouloient reduire à de tant indignes partis, pourquoy ; d'abord que vos ennemis vous ont esmeu la guerre, ne vous ont-ils conseillé de vous mettre la chaisne au col entre leurs mains, et leur donner vostre royaume ? Pour le moins, la defence que vous avez faite, et les victoires que vous avez obtenues eussent espargné la vie de tant de bons chevaliers et la ruine de tant de villes qu'elles ont trainées avec elle !

Il vouloit continuer, lors que le roy cognoissant bien qu'en quelque sorte il avoit raison, et

toutefois se voulant tromper soy-mesme et ne pouvant souffrir ces remonstrances, luy dit : Rosileon, il n'y a personne avec moy, de qui j'aye recognu les mauvaises intentions que vous dites. Et si c'est pour le conseil de la paix qu'ils m'ont donné que vous parlez de cette façon, il faut que vous me mettiez au nombre de ceux que vous dites qui me sont traistres et apres, tout le reste de mon peuple. Que si maintenant je vous ay communiqué cette affaire, ce n'a pas esté pour en prendre avis, car c'est une chose resolue, mais seulement pour vous en faire part, afin que comme l'un de mes meilleurs amis et serviteurs, vous participiez à mon contentement, et au repos de mes peuples. Et pour vous montrer que je dis vray et qu'en cette commune resjouissance, je n'ay pas oublié les services que vous m'avez rendus, j'ay disposé ma fille à mettre sous ma couronne, vous en aurez deux, et les deux autres seront unis avec celui des Pictes et des Santons. Et dites-moy, continua le roy, y a-t'il quelqu'un qui puisse desapprouver mon dessein, (si toutesfois il n'est point interesse), d'unir de telle sorte ces six royaumes ensemble, qu'on pourra dire qu'ils ne seront presque qu'un par la bonne intelligence que je veux qui soit entre vous et Celiodante ? Rosileon oyant parler le roy de luy donner sa fille, quoy qu'il eust ouy auparavant qu'il vouloit donner Rosanire à Celiodante, se persuada d'avoir mal ouy, et reprenant la parole : Seigneur, luy respondit-il, les faveurs et les graces que j'ay receues de vous jusqu'icy, sont desja telles que, ne me laissant aucun moyen de m'en acquiter, il semble que par force vous me vueilliez forcer d'estre ingrat. Mais en ce que maintenant vous me dites vouloir faire encore de plus pour moy, pardonnez-moy, si je dis que je ne vous entends pas ; car vous dites que vous me voulez faire l'honneur. de me donner vostre fille, et toutesfois il me semble que vous m'avez dit que pour l'assurance de la paix vous la voulez donner au roy Celiodante ? – Il est vray, reprit Policandre, car je vous en donneray l'une, et à luy l'autre : à vous, ma fille Cephise, comme je vous ay promis, et à luy, ma fille Rosanire. – Ah ! mon seigneur, interrompit Rosileon, vous m'avez promis vostre fille et Cephise ne l'est pas. – Elle ne l'est pas vraiment, repliqua le roy mais je la nomme telle, et je ne l'aime pas moins que si elle l'estoit. – Seigneur, reprit Rosileon, vous me l'avez nommée Rosanire, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'en escrire. – Si le secretaire, adjousta le roy, s'est mespris, je m'en remets à ce qui en est, mais je sçay bien que mon intention n'a jamais esté autre que celle que je dis. – Ah ! mon seigneur, dit Rosileon, pliant les bras ensemble, et regardant le roy au visage me voudriez-vous bien faire ce tort de preferer Celiodante a moy ? Celiodante qui a ruiné vos Estats, qui fume encore du sang de vostre fils, et qui vous a mis à la veille de vous voir roy sans royaume a moy, dis-je, qui ay remis non seulement vostre Estat, mais qui ay vengé la mort du prince Arionte par la defaite de tant de rois et qui enfin ay envoyé dans vos prisons se saccageur de vos provinces et ce meurtrier de vostre sang ? Comment, seigneur le verrez-vous jamais ? je veux dire, avec quel œil le regarderez-vous, ce Celiodante, dans le throsne où devoit estre mis le prince Arionte, que ce cruel a malheureusement esgorgé ? Ce sang que ce genereux prince a espandu pour vous, ne criera-t'il point sans cesse à vos oreilles, que ce mariage est injuste, qu'il est effroyable et qu'il est en horreur et aux hommes et aux dieux ?

Le roy qui s'ennuya de ces reproches, ne les pouvant plus supporter : C'est assez, luy dit-il, Rosileon, ne passons point plus avant en ce discours. Je veux que Celiodante espouse Rosanire et vous contentez du mariage que je vous ay choisi, pour lequel il y a peut-estre plus de sujet de me blâmer, que pour action que de ma vie j'aye faite.

Et à ce dernier mot, Policandre tout troublé voulut se retirer dans une autre chambre, mais Rosileon luy courut au devant tellement offence de ces paroles, qu'il estoit presque hors de luy-mesme : Jamais, luy dit-il, seigneur, je n'ay eu dessein que de mettre ma vie pour vous acquerir de la gloire, et je ne voudrois pas qu'un si grand et juste roy pust estre blasmé, pour

me favoriser pardessus mes merites; c'est pourquoy-je vous declare que je ne reçois point l'honneur que vous m'offrez, comme m'en recognoissant indigne, et que je me tiens assez recompense de tous les services que vous avez receus de moy, par le don seul que vous m'avez fait de l'espée que je porte au costé, à la pointe de laquelle pendent les royaumes et les empires. Mais que Celiodante s'assure que nul n'espousera jamais la princesse Rosanire, qu'il ne luy donne en mariage la teste de Rosileon.

Ces paroles de transport, et proferées avec peu de discretion, toucherent de telle sorte l'esprit desja esmeu du roy que, transporté de colere, apres l'avoir regardé d'un œil farouche des pieds jusqu'à la teste : Ingrat et outrecuidé ! luy dit-il, est-il possible que tu ayes la hardiesse de parler à moy avec cette arrogance, et que tu ayes ensemble oublié le prix duquel je t'ay acheté ? Esclave, oste-toy de devant mes yeux, et ne t'y presente jamais, si tu ne veux ressentir les traits de mon juste courroux.

Ces paroles furent prononcées avec une voix si haute, que tous ceux qui estoient dans l'antichambre l'ouyrent, et y accoururent si promptement que Rosileon n'eut le loisir de respondre au roy, mais grommelant entre ses dents, fut contraint de se retirer en son logis, ou incontinent, par le commandement du roy Policandre, il fut arrêté par quantité de solduriers qui se saisirent des portes et des avenues.

Comme on void les mouches à la premiere gelée fuir tout a coup, et s'escarter des lieux, d'où durant la chaleur on ne pouvoit les chasser ; de mesme, au premier bruit de la defaveur de Rosileon, tous ces importuns qui l'oppressoient de tant d'offres de service, s'esvanouirent, et ne se virent plus en lieu ou l'on pust penser qu'ils ussent pour l'amour de luy. Miserable condition de ceux qui recherchent cette aveugle Fortune, puis qu'il faut que dans le bonheur ils meurent accablez des importunitéz de telles gens, ou que dans le malheur ils se voyent delaissez, fuys et mesprisez de ceux qui leur sont tant obligez ! Rosileon en peu de temps ressentit ces changemens, mais ces esloignemens de tant de faux amis n'estoient pas ceux qui luy donnoient de la peine, la seule reproche que le roy luy avoit faite fut celle qui luy toucha vivement le cœur. Lors qu'il se vid seul dans sa chambre, et qu'il eut poussé la porte sur luy, il se mit à grands pas à aller et venir d'un bout à l'autre, sans parler, et sans seulement sçavoir, ny ce qu'il faisoit, ny en quel lieu il estoit. Enfin s'arrestant dans le milieu de la chambre : Ingrat et outrecuidé, disoit-il, est-il possible que tu ayes oublié le prix duquel je t'ay acheté esclave ? Et puis reprenant le promenoiry : O dieux ! continuoit-il, est-il possible que ces paroles soient sorties de la bouche de Policandre, à qui j'ay sauvé la vie, et redonné la couronne ? Et il est vray toutesfois qu'il les a proferées, et tres-veritable que je les ay ouyes, ou plustost que c'est moy-mesme à qui il les a dites. Et se taisant pour quelque temps, il reprenoit : O dure et puissante loy, qui me contraint, pour n'estre point tel qu'il me dit, de n'arracher point de sa bouche cette langue de serpent, et trop indigne d'une personne qui porte le titre de roy ! Souviens-toy du prix duquel je t'ay accepté esclave ! Mais toy-mesme, s'escricoit-il, souviens-toy du prix duquel je t'ay acheté esclave. Et je puis te reprocher ce bienfait avec meilleure raison que toy, car si j'ay esté esclave, ç'a esté en un aage auquel je n'avois pas seulement la cognoissance de la servitude, et la fortune seule, et non pas moy, en pouvoit estre accusée. Mais, Policandre, qui sera blasmé du servage dont je t'ay retiré, que ta seule faineantise, et ton peu de courage ? Et puis que tu veux que je me souviene du prix dont tu m'as acheté, qui ne peut estre que de l'argent, souviens-toy aussi du prix dont j'ay racheté et toy et ton royaume, et tu verras que ç'a esté avec mon sang, duquel j'ay esté prodigue, plustost que liberal pour ton salut. Et sur cette consideration, r'appellant en sa pensée les plus signalées actions qu'il avoit faites pour Policandre : Mais apres toutes ces choses, pour toute recompense : Souviens-toy, me dit-il, du prix duquel je t'ay acheté esclave. O dieux ! qui

hayssez les ingrats, comment ne punissez-vous cette execrable ingratitude ? Mais vous, mon bras, qui avez si courageusement soustenu l'honneur de ce mescognoissant, comment ne vengez-vous cet outrage insupportable, et ne faites-vous autant pour moy, que vous avez fait pour tous ceux qui vous ont demandé justice en leurs oppressions ? O inutiles armes, ou plustost mal-heureuses et desastrées, qui n'avez esté victorieuses que pour le profit de mes ennemis, et pour mon propre dommage ! Doncques je n'ay gagné tant de batailles, et je n'ay surmonté tant d'ennemis, que pour leur donner le moyen de me ravir tout mon bien, et tout mon contentement ! Doncques il est ordonné du destin que si je n'eusse point esté vainqueur, je n'eusse jamais esté vaincu ? O injustice du Ciel ! pourquoy ne suis-je point mort dans mes victoires, pour ne mourir maintenant par mes vaincus ? Ces pensées le mirent en tel estat, avec l'avis qu'on luy donna des gardes qui estoient autour de son logis, qu'apres s'estre longuement tourmenté, il entra en une telle fureur qu'il estoit presque hors de luy-mesme. Et tout ce que Merisin pust faire, ce fut de le mettre au lict, où, sans oser le contredire en chose quelconque, de peur d'augmenter sa colere, il ne faisoit que le plaindre et pleurer. Il demeura deux jours sans manger ny dormir, à la fin desquels la fièvre le prit, mais si ardente que l'on ne s'estonnoit pas qu'au fort de l'accez il tint des discours egarez et hors de propos, parce que l'on croyoit que la force du mal en estoit la cause. Mais quelques jours apres que la fièvre le quitta, et qu'il ne laissa de continuer à parler de la sorte, on s'apperceut qu'il avoit perdu l'entendement, dequoy tous ceux qui avoit admire sa vertu receurent un tres-grand desplaisir, et mesme le roy Policandre, qui cognut bien, lors que sa colere fut un peu passee, qu'il y avoit plus perdu que personne. Toutesfois la volonté qu'il avoit de la paix et le trouble que Rosileon y eust pu rapporter, luy firent supporter cette perte avec moins de regret.

Cependant la paix fut conclue, ainsi que Policandre voulut, et comme desiroit Celiodante, à qui tout sembloit advantageous, pourveu que Rosanire fust sa femme. Et ce traite fut si secret que les premieres nouvelles que la reyne Argire en eut, furent celles qu'Oronte (que Celiodante luy envoya) luy fit scavoit. Chacun à son abord jugea bien à son visage qu'elles devoient estre bonnes, car il se monstroit si joyeux et si content, qu'on lisoit dans ses yeux presque ce qu'il avoit à dire à la reyne : Madame, luy dit-il, aussi-tost qu'il luy eut baisé la robe, si autrefois la perte du roy vous a tiré des larmes des yeux, pour le desplaisir que vous en eustes, maintenant vous en devez jetter de joye et d'allegresse, pour le grand bien que luy et tout son estat en reçoivent. Car ce petit mal-heur, (petit se peut-il dire au prix du grand bien qui luy en revient), luy a acquis un si grand roy que Policandre pour son amy; et de plus, la couronne encore des Ambarres et des Boyens par le mariage de la princesse Rosanire, heritiere de ces deux grands royaumes, et dont je vous viens donner les bonnes nouvelles de la part du roy vostre fils, que maintenant nous pouvons nommer le plus grand monarque de toutes les Gaules.

La reyne fut surprise de cette nouvelle, et de telle sorte, qu'elle demeura longuement sans luy rien respondre, dont Oronte bien estonné, et pensant au commencement qu'elle ne l'eust pas bien entendu, repliqua la mesme chose qu'il venoit de luy dire, et continua à luy raconter le contentement des deux roys, et la joye que tout le peuple en avoit fait paroistre en la publication de cette paix et de cette alliance, à quoy la reyne ne respondit autre chose sinon apres un grand soupir : O alturne Melusine, que tu es veritable en tes mauvaises promesses ! Et lors, luy prenant une defaillance, elle fut contrainte de licentier Oronte, et peu apres de se mettre au lict.

Personne n'avoit ouy ce qu'Oronte luy avoit dit, mais chacun jugea que les nouvelles estoient bien differentes de ce qu'on les avoit jugées au commencement, et toutesfois il n'y en eut pas un plus estonné qu'Oronte, parce que s'estant imaginé de porter les meilleures que la reyne

pust recevoir, il ne sçavoit que penser du trouble qu'elle avoit fait paroistre, si bien que quelquefois il se figuroit qu'il avoit dit une chose pour une autre sans y penser. D'autre costé la reyne ne faisoit que pleurer et soupirer dans son lict, sans proferer parole qu'on pust entendre, sinon que de temps en temps elle disoit : O altorune Melusine ! et alla plaignant de cette sorte jusques à la pointe du jour, qu'à la venue de l'aurore, elle commença de s'endormir. Ce qui avoit esté cause que tout ce traite s'estoit fait si secrettement, ç'avoit esté la cognoissance que Policandre avoit eue de la haine qu'Argire luy portoit. Et quoy que Celiodante ignorast le sujet qu'elle en avoit, si sçavoit-il bien qu'il estoit vray, pour l'animosité qu'elle n'avoit pu cacher en toutes les guerres qu'elle avoit suscitées presque sans raison à Policandre. De sorte que quand il luy proposa de n'en point donner d'avis à la reyne sa mere, que tout ne fust conclud, il le trouva fort bon, craignant qu'elle ne ruinast le traité de ce mariage, qu'il desiroit avec tant de passion, luy semblant que quand la paix et l'alliance seroit conclue entr'eux, elle ne la sçauroit plus rompre ny seulement s'y opposer sans donner trop de cognoissance de son mauvais dessein. Ils avoient bien toutesfois preveu qu'elle seroit estonnée d'abord qu'elle recevrait ces nouvelles, et qu'elle iroit assez lentement à l'execution de cette paix qui avoit esté cause que Celiodante avoit donné tout pouvoir à Oronte, non seulement de la faire publier et observer en toutes ses provinces, et en celles des rois ses alliez, mais encore de recevoir les places que les gens de Policandre tenoient, et les remettre aux rois ausquels elles appartenoient, comme aussi de faire rendre tous prisonniers d'un costé et d'autre, suivant les lettres que Policandre en avoit escrites au general de son armée et à tous ses officiers. Si bien que le matin Oronte s'en alla au logis de la reyne pour luy communiquer toutes les commissions qu'il avoit, et la supplier de trouver bon qu'il les effectuast, mais elle ne faisoit presque que de s'endormir, de sorte qu'il ne put parler à elle qu'il ne fust bien tard. Et encore, lors que sa dame d'honneur luy en voulut parler : M'amie, luy dit-elle, je suis en estat que mal aisément puis-je ouy paler d'affaires, mais ouis que celles qui le conduisent icy sont si pressées, dites-luy qu'il fasse ce que le roy son maistre luy a commandé. Et à ce mot elle se tourna de l'autre costé.

Aussi-tost qu'Oronte eut cette permission, il fit assembler tous les magistrats et les principaux chevaliers, ausquels il fit entendre les nouvelles de la paix, et leur ordonna de la faire publier et observer par toutes les provinces du royaume. Et incontinent apres avoir receu toutes les places que ceux de Policandre detenoient, il s'en alla trouver le general de l'armée de Boyens et Ambarres qui estoit sur la coste Armorique où il alloit continuant les dernieres victoires, auquel il fit entendre la volonté du roy Policandre qui desja luy en avoit donné advis par l'un de ses principaux officiers. La paix fut publiée, les places et prisonniers universellement rendus, avec une si grande promptitude, qu'il sembloit que ceux qui les rendoient y avoient de l'avantage, tant chacun estoit las de cette guerre et desireux de la paix. Cependant Oronte n'avoit pas failly d'avertir le roy son maistre de la sorte que la reyne Argire avoit receu les nouvelles de la paix et de son mariage, dont il ne fut guere estonné, nonplus que Policandre, lors qu'il le luy dit, ayans tous deux opinion que c'estoit l'effet de la mauvaise volonté qu'elle portoit au roy des Boyens, mais ils n'en firent pas beaucoup de compte, s'assurant que le temps gueriroit cette playe, et qu'alors elle en auroit plus de contentement que pas un d'eux. Ils n'attendoient pour finir le marige que le retour d'Oronte et de ceux que Policandre y avoit envoyez pour avoir assurance que le traité avoit esté effectué d'un costé et d'autre, lors qu'un matin le roy Policandre allant au temple suivant sa coustume, un pauvre homme le voyant passer et ne pouvant s'approcher de luy à cause de ses gardes qui l'en empeschoient : Roy Policandre, luy cria-t'il, commande que je puisse te dire mon nom, sans qu'autre me puisse entendre. Le roy tournant les yeux sur luy, et le voyant vieil, presque

tout déchiré et en tres-mauvais estat, eut opinion qu'il voulust l'aumosne ; et come il estoit fort charitable, il commanda à quelqu'un des siens de la luy faire, mais ce pauvre homme relevant la voix : Ce n'est pas l'aumosne, dit-il, que je demande, quoy que j'en aye bien affaire, mais seulement de te pouvoir dire mon nom. Ceux qui l'ouyrent eurent opinion que ce fut un fol, et l'alloyent repoussant, mais le roy le regardant plus attentivement, eut quelque souvenir de l'avoir veu autrefois, et commanda qu'on le laissast approcher. Ce pauvre homme mettant un genouil en terre, avec une meilleure façon que ses habits ne monstroient pas qu'il sceust faire, se releva, et le plus bas qu'il put pour n'estre ouy d'autre que du roy : Seigneur, luy dit-il, je suis Verance.

Policandre à ce nom, à sa voix et à ses gestes, se remit incontinent en memoire que c'estoit ce Verance duquel il s'estoit autrefois servy quand il recherchoit Argire, et que depuis il avoit laissé auprès d'elle. De sorte que ravy d'estonnement de le voir tant inopinément, apres avoir eu opinion qu'il estoit mort comme on luy avoit entendre, lors qu'il en avoit demandé des nouvelles, il ne se put empescher de luy jetter les bras au col et l'embrasser aussi chèrement que s'il eust esté son fils. Chacun demeura estonné de ces caresses extraordinaires, mais le roy le remettant à l'un des maistres de son hostel, luy commanda de le faire vestir et bien traiter, et que le soir il le luy conduisit dans sa chambre. Verance avoit esté si saisi de contentement aux caresses que le roy luy avoit faites, qu'il ne put dire riendavantage, ne faisant que pleurer de joye et d'allegresse.

Le soir, celuy à qui il avoit esté remis ne faillit de le conduire dans la chambre du roy qui, apres quelques nouvelles caresses, luy demanda où il avoit esté si longuement perdu. — Seigneur, luy respondit-il, ce que vous me demandez est de trop d'importance pour le vous dire en si grande compagnie, c'est pourquoy je vous supplie que je puisse parler en particulier. Policandre alors le prenant par la main, et pensant bien que c'estoit quelque chose qui concernoit la reyne Argire, le conduisit dans son cabinet où Verance, se voyant seul, prit la parole de cette sorte : J'ay cent fois en moy-mesme recherché, lors que j'estois dans l'abisme de tant de miseres, pourquoy les dieux me retenoient en vie, me semblant que si les maux devoient estre departis avec quelque equité à tous les hommes, j'en avois desja souffert ma portion et celle encore de plusieurs autres. Et sur cette consideration j'avoue que j'ay quelquesfois murmuré contre la sage conduite des dieux et les ay accusez d'injustice et de peu de soing des affaires humaines.

— Mais maintenant que je vois avec quelle incroyable prevoyance ils m'ont reservé à vous rendre un service de tant d'importance, je m'accuse d'avoir eu peu de consideration, et je dis qu'ils sont tous bons et tous sages de m'avoir reservé en vie, et conduit si à propos en ce lieu où je ne croy pas qu'autre que moy vous pust empescher de voir le plus grand inconvenient où peut-estre vostre maison puisse jamais tomber.

Sçachez, seigneur, que, depuis que vous me commandastes de demeurer auprès de la princesse Argire, qui bien-tost apres fut reyne des Santons, et depuis, par la mort de son pere, reyne aussi des Pictes, je puis dire n'avoir jamais eu que peines et desastres tellement enchainez les uns aux autres que jamais l'un n'a esté proche de sa fin, que je n'en aye veu renaistre tant d'autres, qu'avec raison le nombre s'en peut dire infiny. Et je croy que la fortune ne se fust jamais lassée de me tourmenter, si ce n'eust esté qu'elle a voulu vous favoriser, et je tiens cette grace pour si grande que j'estime tous mes travaux passez pour bien employez, puis que j'ay eu assez de vie pour rendre ce service à mon maistre. Figurez-vous, seigneur, quand vous voyez Verance devant vous, que c'est un messenger que les dieux vous envoient ou plustost une ame qui, ayant esté retenue dans les enfers vingt ans pour le moins, a eu en fin la permission de repasser le fleuve de Caron pour vous donner un advis à faute duquel et toutes

vos gloires demeureroient ternies, et tous vos contentements sans plaisir, car il y a véritablement vingt ans que je fus fait prisonnier, sans que les dieux ayent voulu que j'aye pu ravoire ma libere que depuis la paix generale, par laquelle j'ay receu la grace de revoir le ciel et la clarté du soleil si longuement cachée à mes yeux. Jouissant donc de ce benefice, j'ay sceu que ç'avoit esté vostre bonté qui avoit voulu rendre le repos à toutes les Gaules, et la liberté à tant de captifs, que, non content de ce bien que vous avez fait à tous, pour rendre cette paix plus ferme et plus solide, vous avez donné la princesse Rosanire au roy Celiodante. Soudain que j'appris cette nouvelle, je me hastay pour avoir l'honneur de parler à vous, devant que le mariage fut conclu, et si je suis venu à temps, j'en remercie l'immense bonté des dieux. Que si mon malheur est tel que j'aye trop tardé, je proteste que ce que j'ay à vous dire mourra avec moy, et que j'estimeray ce mal-heur le plus grand qui me soit jamais arrivé, et supplieray les dieux qu'après un si grand desastre ils ne me laissent plus en vie, puis qu'aussi bien je n'y demeurerois qu'avec tous les tourmens et tous les desplaisirs qu'homme peut ressentir.

A ce mot Verance se teut, et Policandre luy mettant la main sur l'espaule : Amy, luy dit-il, ton affection m'est si connue qu'il ne faut point que par tes paroles tu t'efforces de me la représenter. Dy moy hardiment ce secret que tu juges si necessaire pour mon contentement, car il est bien vray que j'ay dessein de donner ma fille au roy Celiodante, mais il n'y a encore que les promesses qui se doivent effectuer aussi tost que nous aurons esté advertis que la paix aura esté publiée et receue de tous ceux qui y ont interest. – O grands dieux ! s'escria alors Verance, soyez-vous à jamais louez et benis, tant pour vostre bonté que pour vos profonds jugemens. Et puis se tournant vers le roy : Or, seigneur, continua-t'il, oyez donc une chose qui vous ravira d'estonnement, et qui vous fera changer le dessein de ce mariage. – Et pourquoy, interrompit Policandre, changeray-je un dessein tant honorable pour la grandeur de ma couronne, et si necessaire pour le repos de mes peuples ? – Seigneur, reprit froidement Verance, ce mariage ne se peut faire selon les loix divines et humaines, car la princesse Rosanire n'est-elle pas vostre fille ? – Je la tiens pour telle, respondit Policandre. – Et le roy Celiodante, adjousta Verance, est vostre fils. – Mon fils ? reprit le Roy tout estonné et se reculant d'un pas. – Ouy, seigneur, reprit Verance, Celiodante est vostre fils. Et oyez la verité de toute cette affaire que personne ne peut dire que la reyne Argire et moy.

Et lors s'estant teut, il reprit incontinent ainsi : La princesse Argire, pres de laquelle vous me commandastes de demeurer, bien-tost apres vostre depart, accoucha d'un fils si secrettement qu'autre que sa nourrice et moy, à qui elle le voulut confier, ne s'en apperceut. Peu de mois apres, elle fut mariée au roy des Santons, duquel la mesme année elle eut un fils, qui fut nommé Celiodante. Mais d'autant qu'elle ne s'estoit mariée que par raison d'Estat, et qu'elle avoit tousjours conservé tres-entiere la bonne volonté qu'elle vous avoit portée, elle ne pouvoit souffrir de voir ordinairement Celiodante, et d'estre privée de la veue du fils qu'elle avoit eu de vous, et moins encore que celui qu'elle n'aimoit point deust estre roy de deux si grands royaumes, et l'autre vivre sans nom et sans estats. Cent fois elle s'en plaignit à moy, cent fois je m'efforçay de la consoler. En fin elle prit une resolution estrange : elle feignit donc qu'une certaine altorune luy avoit predit que, si le petit Celiodante estoit veu d'autre que de sa nourrice et de ceux qui le devoient servir jusques à un certain aage, infailliblement il mourroit incontinent apres. Elle l'esloigne avec cette ruse, et en mesme temps me commande de le changer avec celui qu'elle avoit eu de vous, si bien que de la à deux ou trois ans le faisant apporter, il fut receu de tous pour Celiodante, et pour tel il a tousjours esté estimé. Or elle voulut que je fusse tesmoin de ce change, afin, disoit-elle, que, si elle venoit à mourir, je pusse vous faire entendre combien avoit esté grande l'affection qu'elle avoit eue pour vous. Et je remercie les dieux qui apres tant d'infortunes et tant d'années m'ont fait la grace de

m'acquitter de la promesse que je luy en avois faite.

Le roy Policandre oyant ce discours : Donques, dit-il, se pliant les bras l'un dans l'autre, tu m'assures, Verance, que Celiodante est mon fils, et que l'amour de la reyne Argire l'a portée à le mettre en la place de son vray heritier ? – Seigneur, respondit Verance, assurez-vous sur la foy que je vous doibs, que je ne ments pas d'une parole. Policandre alors demeurant sans parler quelque temps, peu apres tout à coup frappant d'une main dans l'autre : Voila, dit-il, sans doute le sujet du grand desplaisir qu'elle a resenty quand Oronte luy a dit le mariage de Celiodante et de Rosanire, car depuis elle n'a bougé du lict. – Sans doute, reprit Verance, si elle a sceu le mariage des deux, elle en aura resenty un desplaisir indicible, et je le juge par moy-mesme ; car je vous proteste, seigneur, que si je fusse arrivé trop tard, je ne croy pas que la douleur ne m'eust fait mourir. Mais, seigneur, il n'est pas raisonnable de laisser plus longtemps en une peine tant insupportable une personne qui vous a tant aymé. Je vous supplie par vostre bonté et vous conjure par l'amour que vous luy avez portée d'y vouloir remedier, et de croire que de quelque diligence que vous y usiez, vous ne sçauriez que trop tard vous acquitter de l'obligation que vous luy avez. – Amy, luy dit le roy, je pense maintenant que le ciel m'ayme, et qu'il veut que je vive le reste de mes jours en repos, puis que si j'ay perdu un fils, il m'en redonne un autre tant inopinément. Je fais dessein non seulement de mettre bien-tost la reyne Argire hors de cette peine, mais de luy donner telle cognoissance de l'estime que je fais de son merite, qu'elle n'aura point de regret de m'avoir aymé.

Après quelques autres discours sur ce sujet, le roy luy commanda de se retirer, et sur tout d'estre secret, et en mesme temps s'en alla trouver Celiodante, auquel il fit tant de nouvelles caresses qu'il en estoit mesme estonné, et puis luy dit que sur toutes choses il desiroit qu'il trovast moyen de faire venir la reyne Argire à ses nopces, ou bien que, si elle ne vouloit venir, il estoit resolu d'aller luy-mesme où elle estoit, ne voulant pour quoy que ce fust la voir mal satisfaite de luy, et que desja il y seroit allé, n'eust esté qu'il ne luy sembloit pas bien-seant de conduire sa fille vers celui qui la devoit espouser, et que toutesfois il ne vouloit point que le mariage se conclust qu'en sa presence. Celiodante qui n'avoit point un plus grand desir, après celui de son mariage, que de donner toute sorte de satisfaction au roy Policandre, en ayant quelque temps discouru avec luy, fit resolution d'aller luy-mesme la convier de venir, s'assurant bien qu'elle ne luy refuseroit point cette grace, et Policandre ayant approuvé son dessein, il commença de mettre ordre à son depart, et y usa de telle diligence que trois jours après il estoit prest à partir, lors qu'Oronte arriva qui assura que la reyne Argire seroit dans deux jours auprès d'eux, et qu'il s'estoit mis devant pour leur en donner advis. Le contentement que cette nouvelle apporta à ces deux rois fut tres-grande, et à l'heure mesme Celiodante luy alla au devant et la rencontra assez pres de là.

Policandre cependant s'enquerant d'Oronte comme elle avoit pris une resolution si contraire à l'humeur en laquelle il avoit escrit qu'elle estoit, sceut qu'après avoir demeuré sans sortir du lict plus d'une lune et demie, elle l'avoit envoyé querir un soir, et luy avoit froidement demandé à quel sujet le roy son fils l'avoit fait venir. – Lors, madame, respondit-il, que je commençay de le vous dire, le mal qui vous survint vous empescha de l'entendre. – J'entens bien, reprit-elle, que vous veniez pour la publication de la paix et faire faire la resjouissance de son mariage, mais pour ce sujet il n'estoit pas besoin de s'adresser à moy, puis que vous-mesme aviez vos commissions assez amples pour le faire sans que j'y misse la main, – Madame, adjousta Oronte, j'avois veritablement mes commissions telles que vous dites, mais outre cela j'avois commandement de faire tout par vostre volonté, et sur tout de vous supplier, de la part du roy Policandre et du roy vostre fils, de vouloir prendre la peine de vous trouver à la ceremonie qu'ils desirent faire quand les nopces se celebrent. – Et ne m'avez-



vous pas dit, interrompit-elle, que les nopces estoient faites ? – Les nopces, madame, dit-il, pardonnez-moy, ouy bien que les articles de la paix et du mariage estoient accordez, mais pour les nopces, ils n'ont gardé de les faire que vostre santé ne vous permette d'y estre, ou bien que vous ne vous excusiez sur vostre mal. – O Oronte ! s'escria-t'elle avec un visage joyeux, en quelle peine ay-je vescu depuis vostre venue pour n'avoir pas entendu le sujet de vostre voyage ! car il faut que vous sçachiez que vous oyant dire que le roy mon fils avoit fait si peu de compte de moy, que de se marier sans m'en rien communiquer, et sans vouloir que je le sceusse, luy qui ne devoit me celer ses moindres pensées, j'en demeuray si picquée que la vie mesme m'estoit ennuyeuse. – O madame ! repliqua Oronte, sortez de cette opinion je vous supplie, et croyez que, s'il s'est hasté de conclure la paix sans vous la mander, ç'a esté qu'il l'a jugée si necessaire, et le traité si avantageux qui le rendoit roy de deux si grands royaumes, qu'il a pensé que vous le blasmeriez s'il y mettoit aucun dilayement. Mais pour les nopces, soyez seure, madame, qu'il n'a garde de les precipiter de cette sorte, puis que le retardement n'en peut pas estre de telle importance, et que mesme le roy Policandre desire que vous y soyez. La reyne à ces paroles changea tellement de visage, qu'il sembloit que ce n'estoit pas celui qu'elle avoit une heure auparavant, et dès le lendemain mit ordre à son depart. Policandre jugea bien que la reyne avoit sagement dissimulé la cause de son desplaisir à Oronte, et attendoit avec impatience qu'elle vinst pour entendre de sa bouche la verité de ce que Verance luy avoit dit.

Estant donc arrivée et receue avec tous les honneurs que Policandre luy put rendre, et avec une resjouissance generale de chacun, hormis de Rosanire qui ne pouvoit en son cœur approuver ce mariage pour l'affection qu'elle portoit à Rosileon, le lendemain, que le roy Policandre l'alla visiter, apres les premieres paroles de courtoisie, elle le supplia qu'elle pust parler à luy en la seule presence de la princesse Rosanire et du roy son fils.

Et chacun les ayant laissez, seuls dans la chambre, la reyne parla de cette sorte : Je m'assure, Policandre, que d'abord que vous ressentistes la fureur des armes de mon fils, et de tant de rois unis avec luy à vostre ruine par mon artifice, vous ne fustes pas peu estonné. Vous souvenez-vous de l'amitié que je vous avois portée lors que, chevalier errant, vous arrivastes dans la Cour du roy mon pere ? Mais si en mesme temps l'ingratitude ne vous eust effacé de la memoire les obligations que vous m'aviez, vous eussiez bien jugé que c'estoit la moindre vengeance qui se devoit à mon affection outragée, et le plus leger chastiment que vostre faute devoit attendre. Et toutesfois, si cet effet de ma juste douleur vous a pu donner cognoissance que l'amour devoit estre grande qui a donné naissance à une si grande haine, je veux que vous confessiez, lors que vous aurez ouy ce que j'ay à vous dire, que jamais un amour ny un despit n'eurent tant de puissance sur une personne que sur l'ame d'Argire. Mais, vous, madame, dit-elle se tournant vers la princesse, je vous supplie ne point faire de mauvais jugement de moy, jusques à ce que vous sçachiez par experience combien ces deux passions ont de pouvoir sur une personne qui ayme bien. Et vous, mon fils, continua-t'elle, se tournant à Celiodante, attendez jusques à la fin de mon discours, et je m'assure que vous louerez ma faute, et direz que vous luy avez de l'obligation.

Et lors, reprenant son discours dès l'arrivée de Policandre en la cour du roy des Pictes, elle reedit les recherches qu'il luy avoit faites, les promesses qu'elles avoient eues de luy, sans cacher les particularitez de leur affection; la peine qu'elle eut à cacher sa grossesse, lors que Policandre vint recueillir la succession de son pere, et plus encore son accouchement ; le desplaisir qu'elle ressentit quand elle sceut qu'il avoit espousé Clorisene coritre sa parole; quelle surcharge ce fut à ses ennuis de recevoir pour son mary, par le commandement du roy son pere, le roy des Santons, duquel incontinent elle eut un fils. Elle representa fort au long le

regret qu'elle avoit de voir ordinairement cet enfant, et d'estre privée de l'autre, quelle resolution elle prit de les changer, et par quel artifice elle en vint à bout, la curiosité qu'elle eut de sçavoir de l'altorune Melusine la fortune de ses enfans, la responce de laquelle elle avoit encore par escrit : et lors, comme elle avoit mis le vray Celiodante entre les mains de Verance, et comme ils s'estoient perdus tous deux, ainsi qu'avec un regret extreme elle avoit sceu lors qu'elle l'avoit envoyé chercher.

Le roy Policandre qui avoit desja appris toutes ces choses par Verance ne fut pas le plus estonné de la troupe, mais si fut bien Celiodante, qui tout à coup se voyoit ravir Rosanire, et deux royaumes, desquels il avoit creu estre seigneur legitime. Et toutesfois ce ne luy estoit pas un foible contentement de recouvrer un tel pere que Policandre, la vertu et la valeur duquel estoient estimées sur tous les princes de son temps. Et pour ne donner tesmoignage de son mescontentement, lors, que le roy son pere ouvrit les bras pour le recevoir en son sein, il mit le genouil en terre, en luy disant : Seigneur, la perte qu'aujourd'huy je fais de la chose du monde que j'avois la plus chere, et j'entends la princesse Rosanire, ne sçauroit m'empescher de me resjouir d'avoir recouvré un tel pere que le grand roy Policandre. – Mon fils, dit Policandre, des femmes on en peut recouvrer quand on en a perdu une, mais des peres, cela ne se peut, et mesme tel que je vous seray. Et quant à moy, je vous diray bien que je n'estime point avoir jamais tant esté favorisé de la fortune, qu'en ce jour qui m'a redonné ce que je ne sçavois pas que j'eusse, et qui m'est toutesfois un thresor aussi cher que la vie, et qui de plus m'a donné cognoissance de la plus grande obligation que jamais chevalier ait eue à une dame, qui est celle que Policandre a à la reyne Argire vostre mere. Et apres l'avoir embrassé et baisé au front, il le releva, et le laissa baiser et embrasser à Rosanire, qui faisoit bien paroistre à son visage qu'elle l'aimoit beaucoup mieux pour son frere, que pour son mary.

Cependant le roy Policandre s'adressant à la reyne Argire : Mais, madame, luy dit-il, n'avez-vous jamais eu nouvelle du vray Celiodante, ny de Verance ? – Point du tout, respondit-elle, quelque recherche que j'aye pu faire d'eux. Il est vray que ne l'ayant osé faire sinon à cachette, et fort long-temps apres leur perte, il ne faut pas s'estonner que je n'en aye pu rien découvrir. Toutesfois j'espere, et je l'espere presque avec assurance, que mon fils ne sera pas perdu, pour la prediction que l'altorune Melusine en a faite; car seroit-il possible qu'elle eust esté seulement menteuse en ce qu'elle a predit de luy ? – Or devant que vous en dire davantage, ajouta le roy, je veux voir si vous recognoistrez une personne qui peut-estre vous en pourra dire quelque nouvelle. Et alors allant luy-mesme ouvrir la porte, il fit entrer Verance, et le prenant par la main, le presenta à la reyne : Madame, luy dit-il, cognoissez-vous cet homme ? Aussi tost qu'elle jetta l'œil sur luy, encore qu'il fust devenu fort vieil et maigre : Si, s'escria-t'elle. Ah ! Verance, rends-moy ce que je t'ay donné en charge. Verance mettant un genouil en terre, les larmes aux yeux : Madame, luy dit-il, la force et la violence m'en ont osté le pouvoir. – O dieux ! s'escria-t'elle, en joignant les mains, est-il possible que mon fils soit perdu, et que l'Altorune soit menteuse ? Et là, se taisant quelque temps, elle reprit : Dy moy, Verance, mais dy-le sans craindre, mon fils est-il mort, et quelqu'un l'a-t'il esgorgé devant tes yeux ? – Madame, respondit-il, il n'y a rien de tel, mais s'il vous plaist d'ouir la fortune du plus malheureux qui vive, je vous raconteray briefvement la mienne, par laquelle vous entendrez tout ce que vous me demandez.

Et lors Policandre ayant supplié la reyne de le luy pouvoir permettre, il parla ainsi : A peine fus-je party du lieu où ce jeune prince avoit esté changé par vostre commandement avec son frere, que je luy fis changer de nom, et defendis á sa nourrice de ne le nommer jamais autrement que Kinicson, luy ayant choisi ce nom plustost pour le vous faire recognoistre que pour autre raison, parce qu'en une pierre que vous luy aviez pendue au col où estoit la figure

d'un Lyon, il y avoit certaines lettres qui disoient Kinic, Kinicson, et j'eus opinion que s'il venoit à se perdre, et qu'il revinst en lieu où vous le puissiez ouyr nommer, peut-estre vous en souviendriez-vous et le reconnoistriez. Nous parvinsmes donc suivant vostre commandement au port des Santons, où prenant un petit logis et assez retiré, nous y passames pres de cinq ans, que chacun pensoit que Kinicson fust mon fils, et que sa nourrice fust ma femme. Environ cet aage, par mal-heur, un jour qu'il se jouoit sur la coste de la mer avec quelques autres enfans, il fut enlevé par des pirates qui alloient escumant tous les rivages d'alentour, et parce que je ne l'esloignoïs que le moins que je pouvois, et que pour luy laisser passer le temps, je m'estois endormy au mesme lieu, je ne me reveillay que je ne me trouvasse entre les mains du mesme ravisseur de mon maistre. Dans ce grand desastre, j'eus quelque espece de contentement de me voir près de luy pour le pouvoir servir, mais comme la fortune fut encore marrie de m'avoir laissé cette petite consolation, elle me l'osta bien tost apres; car à peine estions-nous en pleine mer que d'autres pirates attaquerent ceux qui nous avoient pris, et apres un long combat en demeurèrent les maistres. Et parce que je ne sçay comment je fus blessé, ces derniers, pensant que je fusse des pirates, me mirent à la chaisne, et me traiterent avec toutes les cruantez qui sont ordinaires entre ces personnes; ceux-cy nous conduisirent en fin dans une des isles Armoriques, où ils avoient accoustumé de faire leur retraite, et où les marchands de la terre ferme venoient avec sauf-conduit les descharger, des prises qu'ils faisoient le long de la coste. Quelques jours apres, ces marchands y vindrent, et le petit fut acheté, tant pour la gentillesse qui en cette enfance se voyoit en toutes ses actions, que pour la promesse que je leur fis, que quelque prix qu'il leur coustast, je les en ferois rembourser au double, aussitost que j'aurois escrit à ceux ausquels il appartenoit, car sur toutes choses je desircis de le voir hors des mains de ces miserables. Un tres-honneste marchand donc le rachepta, et en mesme temps paya le prix qu'ils luy demanderent, et pour le petit. et pour moy. Mais, voyez madame, quand quelque chose est escrite dans le Ciel, comme il est impossible de l'effacer, je vous ay dit que j'avois esté blessé au combat que ces pirates avoient eu. Or cette blessure, ou pour sa grandeur, ou pour le peu de soin qu'ils en avoient eu, s'estoit de sorte envenimée que, quand le marchand partit, il n'osa m'emmener, de peur que je ne mourusse en chemin, mais me donna quelque argent pour me panser, avec promesse de revenir en ce mesme lieu me requerir dans quinze jours. Et parce, que quand le petit Kinicson fut pris la seconde fois, on luy avoit osté la pierre que vous luy aviez mise au col, je suppliy le marchand de la vouloir racheter et la luy redonner, pour des raisons que je luy ferois entendre en temps et lieu. Ce bon marchand le fit, et devant moy la mit au col du petit, dont je receus un tres grand contentement, me semblant qu'encore que je vinsse à mourir, peut-estre cette marque un jour le vous feroit reconnoistre.

Or, madame, les quinze jours se passerent, et autres quinze aussi, sans que le marchand revint, et quelque temps apres je sceus qu'il estoit mort. Je requis bien, lors que je fus guery, d'estre relasché, puis que ma rançon avoit esté payée, mais eux qui ne cognoissent que le profit, pour toute raison se mocquoient de moy; et l'un des chefs me respondit que les dieux les avoient faits seigneurs de tout ce qu'ils pouvoient prendre, et heritiers de tous ceux desquels les biens estoient entre leurs mains, de sorte que me remettant à la chaisne, j'y suis demeuré avec la misere que vous pouvez juger, jusqu'à cette derniere guerre que les Boyens et Ambarres, apres avoir forcé plusieurs villes de la coste Armorique, de fortune sont entrez dans cette isle qu'ils ont pillée, et avec plusieurs autres m'ont emmené dans leur camp, ou encore que je fusse prisonnier, je ne laissois d'avoir quelque satisfaction d'estre parmy des personnes raisonnables et de voir ceux qui me souloient traiter si mal estre prisonniers aussi bien que moy. Le Ciel enfin a voulu avoir pitié de moy, et apres plus de vingt années de prison

me faire rendre la liberté, par le benefice d'une paix generale par laquelle tous prisonniers ont esté relaschez.

La premiere chose que je fis, ce fut d'aller au temple rendre graces au grand Tautates de tout ce qu'il luy avoit pleu de me faire souffrir, et puis le suppliy, si Kinicson estoit en vie, qu'il me fist la grace de le vous faire recognoistre, afin que je pusse passer avec quelque repos le reste de mes vieilles années.

J'avois mis bien avant en ma memoire le nom du marchand, et le lieu d'où il estoit. Je m'y en allay donc le plustost que je pus, et tout ce que j'en pus apprendre, fut que les heritiers du marchand, incontinent apres sa mort, s'estoient partagez tout ce qui avoit esté de son heritage, et que ceux qui avoient eu Kinicson l'avoient mis sur la riviere de Loire avec quelques autres marchandises, et l'estoient venu vendre, ou dans la Gaule Lyonnaise, ou pres de là. Et desirant d'en faire une plus exacte recherche, je trouvay qu'ils estoient tous morts en cette derniere guerre, si bien que je m'en allay au mieux que je pus au port des Santons, pour sçavoir si la nourrice que j'y avois laissée en auroit point ouy nouvelle. Mais l'on me dit que quand elle sceut la perte de son fils et de son mary, elle mourut de regret.

C'est la verité, madame, que je me resolut d'en faire de mesme, et ne montrer point un moindre courage qu'elle ; mais les nouvelles que j'eus me firent prolonger ce dessein, car je sceus que le roy Policandre, ayant pris le roy vostre fils prisonnier, faisoit dessein, pour affermir cette paix, de luy donner en mariage la princesse Rosanire sa fille. Je creus que Dieu m'avoit reservé en vie pour l'oster de l'erreur où il estoit, afin que, sans y penser, il ne fist des nopces tant incestueuses. Et encore que je sceusse bien que vous estiez en vie, et que vous sçaviez cette verité mieux que moy, si eus-je opinion que quelque sorte de respect vous pourroit peut-estre oster la hardiesse de declarer le change que vous aviez fait, et que ce mal-heur cependant pourroit advenir. Je m'en vins donc le plus diligemment que je pus le faire entendre au roy Policandre, afin qu'un si grand desastre n'arrivast en la maison d'un si bon et juste roy, et ne fist tomber sur sa teste innocente les mal-heurs qui suivent infailliblement telles meschantes et enormes alliances.

A ce mot il mit un genouil en terre, et les larmes aux yeux : Je meurs, madame, continua-t'il, d'un regret extreme de me presenter devant vous, sans vous pouvoir rendre ce que vous m'avez donné en garde, mais la fortune qui m'a esté tant ennemie, a voulu que sans ma coulpe ce mal-heur m'advinst, et que le regret m'en demeurast à jamais, afin que je n'eusse plus aucun entier contentement.

La reyne, apres l'avoir regardé quelque temps, le visage tout couvert de pleurs : En fin, dit-elle, Verance, tout ce que j'apprends par ton discours, c'est que mon fils est perdu, et qu'il n'y a plus d'esperance pour moy de le revoir jamais. Et Verance ne luy respondant rien, mais pliant tristement les espauls : O dieux ! s'escria-t'elle en se tournant de l'autre costé, ô dieux ! et pour moy seule vous voulez que l'Altorune ait predit des menteries ? Si est ce, dit-elle, en prenant un papier dans son sein, et le despliant, que voicy bien ta prediction escrite de ta propre main, ô altorune Melusine et que je te puis reprocher, à mon dommage, que tu es une abuseuse, en laquelle il ne faut jamais avoir aucune creance. Le roy alors tout pensif, prenant le papier, et lisant ce que nous avons desja dit, ne pouvoit assez admirer qu'elle eust preveu tout ce qui estoit arrivé à son fils, fust pour la mort du prince Arionte son frere, fust pour les nopces incestueuses qu'il avoit failly de contracter. Mais lors qu'il leut,

L'autre en Forests où Godomar sera  
Le sens recouvrera,  
Puis de tous deux la fortune est heureuse.

Il considéra quelque temps ces paroles, et puis : Ah ! Madame, dit-il, tout à coup, ne blasphemez point contre cette grande Altorune ! Il me semble que j'entends quelque chose en cecy. Et lors relevant Verance qui estoit tousjours demeuré à genoux, et le prenant par la main : Dy-moy, Verance, en quel lieu t'a-t'on dit qu'avoit esté vendu le petit ? – Helas ! seigneur, on n'en sçait rien, répondit-il, sinon qu'il fut mis sur des bateaux qui remontoient le fleuve de Loire, avec quelques marchandises. – Et bien ! reprit le roy, encore est-ce quelque chose ; et en ce temps-là quel aage pouvoit-il avoir ? – Environ six ans, répondit Verance. – Estoit-il blond ou noir, adjousta le roy ? – Seigneur, dit Verance, c'estoit le plus bel enfant qui se pust regarder. Il avoit les cheveux blonds et tous crespez, les yeux bien fendus et à fleur de teste, tirant presque sur le verd, le visage un peu long, le teint si vif et delicat, qu'il sembloit une fille, la taille droite, et pour son aage fort grand, et assez formé, mais en toutes ses actions si agreable, qu'il estoit impossible de le voir sans l'aimer. – Et comment dis-tu qu'il se nommoit ? luy dit le roy. – Son propre nom, répondit Verance, c'estoit Celiodante, mais pour empescher qu'il ne fust recognu, je luy donnay nom Kinicison, à cause d'une pierre, où ce mot estoit escrit, et que la reyne luy avoit mise au col. – O dieux ! s'escria alors Policandre en joignant les mains, et regardant le ciel, ouvrez nous les yeux, s'il vous plaist, afin que nous puissions voir la lumiere de la verité parmy ces tenebres qui nous la cachent.

Et lors se tournant vers la reyne : Madame, luy dit-il, vous m'avez rendu un fils, et je vous en veux rendre un autre, si je ne suis le plus deceu homme du monde. Car, continua-t'il, se tournant vers la princesse Rosanire, dites-moy, ma fille, auriez-vous point memoire du nom que portoit Rosileon quand ces marchands me le donnerent ? – Seigneur, répondit-elle, à moitié hors d'elle-mesme, il s'appelloit comme vous le verrez escrit en cette pierre qu'autrefois il me donna quand il servoit la princesse ma sœur et moy ; car, dit-elle, n'ayant rien pour me donner le jour de l'an neuf, qu'on cueilloit le guy, il me presenta cette pierre pour estreine. Et lors, la sortant du sein : Je l'ay tousjours gardée, continua-t'elle, d'autant qu'il me dit qu'elle estoit heureuse. Elle ne la tendit pas plustost au roy qu'il la recognut pour celle qu'il avoit si long-temps portée, et depuis donnée à la reyne Argire, qui, de son costé, n'y jetta pas si tost les yeux qu'elle s'escria : O bien-heureuse marque de mon contentement passé, les dieux t'ont-ils destinée pour me signifier tousjours les plus grands bon-heurs que je puisse recevoir ? S'il est ainsi, je te demande celuy à qui je t'ay donnée, rends-le moy afin que je die qu'entre toutes tu es la plus heureuse pierre qui fut jamais ! Et en disant ces paroles, elle la baisa, et se la joignit contre l'estomach, mais cette resjouissance n'estoit rien au prix de celle de Verance, quand il la recognut, car veritablement il sembloit une personne hors de sens. La princesse qui n'osoit pas montrer sa joye de peur de donner trop de cognoissance de la bonne volonté qu'elle portoit à Rosileon, estoit toute troublée, et attendoit avec impatience qu'il fust entierement recognu, pour aussi de son costé se resjouir de leur commun contentement.

Cependant le roy prenant la pierre, et lisant le mot qui estoit escrit autour du lyon, il trouva qu'il y avoit Kinic Kinicison, qui signifioit roy fils de roy : Voilà bien, dit-il alors, le nom de Kinicison. qu'il portoit quand il me fut donné par des marchands comme esclave ; car je m'en souviens bien, et que depuis je changeay, lors qu'il tua le lyon qui s'estoit eschappé de mes cages, et qui faillit me devorer, en celuy de Rosileon, tant pour memoire de cet acte genereux, que d'autant que ma fille, quand il fut fait chevalier, luy ceignit l'espée, du nom de Rosanire et de lyon formant celuy de Rosileon. Quand il me fut amené, il pouvoit bien estre de l'aage que Verance dit, et avoit le visage tout tel qu'il le represente ; de sorte que toutes ces choses me font presque juger que Rosileon pourroit estre celuy que la reyne a perdu. Toutesfois il me semble que cette recognoissance est de telle importance, qu'il n'y faut point aller à l'estourdie, et je serois d'avis que devant qu'en faire aucun semblant, il faudroit n'y laisser aucun doute,

car cette pierre peut bien avoir esté ostée au petit qui estoit vostre fils, dit-il se tournant à la reyne, et le nom encore peut bien avoir esté donne par hazard, avec la pierre, à celuy-cy, et mesme le voyant si beau et si bien nay, qu'on l'aura estimé digne de ce nom, qui en effet ne signifie que fils de roy. Si bien que je voudrois, devant que l'on en fist semblant, que nous en eussions quelque cognoissance moins douteuse. – Seigneur, dit incontinent Verance, je m'assure qu'il m'a tant aymé, qu'aussi-tost qu'on luy dira mon nom il le recognoistra. – Et moy, adjousta la reyne, j'en auray une marque indubitable si je le vois, car je me souviens que, quand je le remis entre les mains de Verance, j'eus peur de le perdre, et le voulus marquer avec un fer chaud pour le recognoistre; et lors que je cherchois où luy faire la marque, je luy en vis une d'une rose sur la main, si apparente, que je pensay que celle-la suffiroit— O ! s'escria incontinent la princesse, assurez-vous, madame, que Rosileon est donc vostre fils ; car il a esté si longtemps aupres de moy que j'ay assez eu de loisir de luy voir les mains, et je vous puis bien assurer qu'il a une rose si bien représentée sur la main gauche, qu'un peintre ne la sçauroit mieux faire.

La reyne alors, frappant des mains l'une contre l'autre : O seigneur ! s'escria-t'elle, que desirons-nous davantage ? et quelle plus assurée cognoissance attendons-nous ? le nom, la pierre, l'aage, les marchands des costes Armoriques, la marque de la main ne suffisent-ils pas à nous dire que c'est celuy que nous cherchons ? Mais outre cela, la prediction de l'alrotume, qu'il devoit tomber en l'accident où nous le voyons ? – Madame, dit alors Verance, permettez que j'aille où il est, et que je puisse parler à luy devant que cette nouvelle s'esvente, m'assurant que je vous en rendray du tout certaine. Et à ce mot, il s'en alla le plus diligemment qu'il pust au logis de Rosileon, duquel la maladie n'estoit pas furieuse, mais seulement une alienation d'entendement, qui luy faisoit sembler d'estre quelquesfois dans les armées où il ordonnoit et commandoit comme s'il en eust esté general. D'autresfois il se figuroit de voir Rosanire et de parler à elle, d'autresfois de reprocher au roy sa promesse non observée, et semblables choses. Et lors qu'il entroit en ces humeurs, il parloit avec tant de froideur et apportoit tant de bonnes raisons que n'eust esté qu'incontinent il extravagoit d'un propos à un autre, mal-aisément eust-on pu juger qu'il fust hors du sens. Or quand Verance le vint trouver, il y avoit quelque temps qu'il se promenoit dans sa chambre sans dire mot. Et parce qu'on n'avoit point accoustumé d'y entrer sans en advertir quelqu'un de ceux qui avoient le soin de sa personne, aussi tost qu'il fut adverty que Rosanire l'envoyoit visiter, il laissa son promenoir, et receut celuy qu'on luy presenta avec tant de courtoisies et de bonnes paroles, que mal-aisément eust-on pu juger qu'il eust quelque mal. Et en cela il ne faisoit rien de nouveau, car toutes les fois qu'on vouloit qu'il fist quelque chose, il falloit luy dire que Rosanire le vouloit ainsi, et il obeissoit avec autant de sousmissions et de promptitude que s'il n'eust point eu l'esprit troublé.

Verance le voyant en cet estat, ne put cacher les larmes, et devant que luy faire cognoissance : Seigneur, dit-il, la princesse Rosanire m'envoye pour sçavoir l'estat de vostre santé et pour voir s'il est vray que la rose que vous avez sur la main gauche soit effacée. – Effacée ! dit-il incontinent, ny la rose de la main, ny Rosanire de mon cœur ne le seront jamais. – Elle le desire comme vous le dites, repliqua Verance, mais parce qu'on luy en a dit quelque chose, elle m'a commandé de le venir voir pour luy en rapporter la verité. Il luy tendit alors la main en luy disant : Tenez, chevalier, la nature qui sçavoit que j'estois destiné à une Rosanire, me donna en naissant la rose que vous voyez, et que je conserveray jusqu'au tombeau.

Le pauvre Verance recognoissant ce signe, et ne doutant plus que Rosileon ne fust celuy qu'il cherchoit : Ah ! Kinicson, luy dit-il en luy baisant la main, est-il possible que vous voyez devant vous vostre tant aymé Verance, et que vous ne le cognoissiez point ? A ce mot de

Verance, il se retira deux ou trois pas, et apres l'avoir consideré quelque temps : Estes-vous Verance, luy dit-il tout estonné, mary de Lireine ? (Et cette Lireine c'estoit sa nourrice qu'il pensoit estre sa mere). – Je suis celuy-là mesme, respondit-il, qui fus pris avec vous sur la coste de la mer par des pirates, et qui depuis n'ay jamais eu contentement que celuy de vous retrouver icy. Grand effet du bon naturel de Rosileon ! il courut à luy les bras ouverts, l'embrassa, le baisa à la joue, et de joye les larmes luy vindrent aux yeux. Et apres, comme s'il eust esté en son bon sens, luy demanda quelle avoit esté sa fortune, et de sa chere Lireine, et pourquoy il avoit tant demeuré à le venir voir. Verance luy fit entendre sa longue prison, et comme il avoit esté mis en liberté par la paix generale.

A ce mot de paix, il commença de soupirer, et peu apres à extravaguer sur la guerre qu'il avoit entreprise contre Celiodante, auquel il vouloit donner la bataille, et qu'il vouloit bien que Verance y fust. Et joignit à ces paroles tant d'autres hors de propos que Verance ne pouvant cacher les pleurs : Seigneur, luy dit-il, que voulez-vous mander à la princesse Rosanire ? – Que je luy enverray bien-tost Celiodante prisonnier, respondit-il, mais je n'entends pas que cette seconde victoire me soit si desavantageuse que la premiere. Et lors Verance s'en voulant aller : Mais mon cher Verance, luy dit-il, prenez garde que les pirates ne vous prennent encore une fois ; si vous voulez aller par terre, je vous feray accompagner de la moitié de mon armée, et sur tout revenez le plustost que vous pourrez, si vous me voulez faire plaisir.

Verance pleurant à chaudes larmes s'en retourna vers le roy et la reyne, et fit le rapport de ce que vous avez ouy, et mesme comme il s'estoit souvenu du nom de Lireine et de celuy de Kinicson, dont la reyne demeura si contente que, ne pouvant assez remercier Tautates de cette grace, elle ne faisoit que joindre les mains et pleurer de joye. En fin le roy, apres s'en estre grandement resjouy avec elle, et Rosanire aussi, ils resolurent qu'il ne falloit point declarer ces resjouissances, qu'on ne vid verifier le reste de la prediction de l'Altorune ; et que pour ce sujet il falloit conduire Rosileon en Forests, prenans dès lors resolution que s'il pouvoit guerir on luy donneroit Rosanire pour sa femme, et à Celiodante la princesse Cephise :

Verance alors prenant la parole, et s'adressant au roy Policandre : Seigneur, luy dit-il, vous plaist-il que, comme vostre fidele seryiteur, je vous dise en la presence de ceux qui sont icy, ce que mon devoir m'oblige de vous remettre en memoire ? – Jamais, respondit le roy, vous ne devez faire de difficulté de parler librement à moy pour semblable sujet. – Sçachez donc, ô grand roy, que vous ne devez jamais esperer contentement, ny envers les dieux, ny envers les hommes, tant que vous vivrez dans l'injustice où quelque dessein d'Estat vous a retenu depuis quelques années. – Moy, dit-il tout surpris, j'ay fait une injustice ? – Ouy, seigneur, repliqua-t'il, et la plus grande qu'autre puisse faire. N'est-ce pas chose injuste que d'avoir abusé avec des promesses non observées une si grande et si sage reyne que cette grande princesse ? Ne vous souvenez-vous point que je suis tescmoin des sermens faits, et des dieux que vous avez invoquez en vos promesses ? Assurez-vous, seigneur, que tous les desplaisirs que vous avez receus, sont des avant-coureurs que les dieux vous envoient pour vous advertir qu'ils appesantiront bien mieux leurs mains si vous ne satisfaites à ce que vous leur avez promis. Le roy alors tout confus : J'advoue, dit-il, que tu as raison, et que, pour satisfaire à ce que je dois, si la reyne veut oublier l'offence que je luy ay faite, qui n'a esté que pour la raison d'Estat dont tu as parlé, je la reçois dès à cette heure pour ma femme legitime, et pour reyne des Boyens et des Ambarres.

Et à ce mot luy tendant la main, et elle la recevant avec toute sorte de respect et de contentement, il la baisa avec tant de satisfaction pour elle et pour Celiodante, que ceux qui

estoyent dans la chambre prochaine en ouyrent la resjouissance, qui fut cause que le roy fut d'opinion de declarer son mariage, et celuy de Celiodante et de la princesse Cephise. Et incontinent apres Argire ne pouvant souffrir de voir Rosileon en cet estat, se resolut de l'emmener icy secrettement, où elle a esté contrainte de conduire aussi Rosanire parce qu'autrement l'on ne pouvoit faire partir Rosileon, mais avec la princesse on en fait tout ce que l'on veut. Ainsi ce sage et prudent vieillard acheva de raconter à la Nymphe le sujet qui avoit fait venir la reyne Argire en ce lieu, et en mesme temps la supplia d'avoir agreable de tenir cette affaire secrette jusqu'à ce qu'on vid si les dieux auroient agreable de rendre la santé à Rosileon. A quoy elle respondit que cela luy sembloit tres à propos, encore qu'elle eu'st une ferme esperance de sa guerison : Parce, disoit-elle, qu'outre que tout ce que l'altorune a predit s'est jusques icy trouvé veritable, encore l'arrivee de celuy qui le doit guerir, n'ayant devancé que d'un jour celle de Rosileon, il semble que les dieux ne nous l'ayent envoyé que pour ce sujet. Car le prince Godomar, second fils du roy des Bourguignons, vint hyer en cette ville, et y fut conduit par la fortune la plus inesperée qu'on sçauroit penser. Argire alors joignant les mains : Vous me resjouyssez grandement, madame, par l'assurance que vous me donnez; mais, continua-t'elle, comment jugez-vous que ce soit de luy que l'altorune a voulu parler ? – Je le juge, dit-elle, avec beaucoup de raison, car desjà devant vostre venue nous avons resolu qu'il planteroit le cloud sacré, pour la guerison d'un berger atteint d'une mesme maladie, de sorte que mesme c'est un moyen pour tenir le tout plus secrettement, car, sous pretexte de ce berger, nous pourrons faire pour celuy que vous desirez tout ensemble. Et notez que je croy que les dieux ont envoyé icy le prince Godomar pour ce sujet, parce qu'estant necessaire que celuy qui doit planter ce cloud, soit souverain magistrat, il y a apparence qu'il falloit que ce fust une personne de qui la naissance le pust relever par dessus le commun. – Comment ? dit la reyne Argire, le jeune prince des Bourguignons est donc icy ? – Il y est madame, respondit la Nymphe, et me semble qu'il n'y auroit point de danger de luy dire qui vous este, afin que, s'il venoit à le sçavoir apres, il ne s'offençast de cette mefiance. – Je le veux, dit la reyne, et j'envoyeray vers luy pour luy en donner advis, et luy faire les offres du service que je luy veux rendre.

Adamas alors prenant la parole : Il me semble, dit-il, madame, que pour plusieurs raisons il faut haster la guerison du prince Rosileon, d'autant qu'il est impossible que cette affaire ne se divulgue pour peu qu'elle soit retardée, y ayant en vostre suite tant de personnes qui le sçavent, qu'il est bien mal-aysé que quelqu'un ne se relasche d'en parler. Et puis le sacrifice estant desja resolu et preparé pour le berger Adraste, le retardement n'en seroit pas à propos et donneroit occasion à plusieurs d'en rechercher le sujet que peut-estre ils pourroient rencontrer. Mais outre ces considerations, des affaires tres-importantes que la Nymphe vous fera entendre la contraignent de mettre fin le plustost qu'il luy sera possible à celles qui vous ont conduitte icy.

De sorte, madame, qu'il vaudroit mieux que ce fust demain que d'y mettre un plus long delay. – Mon pere, respondit la reyne, vous me pressez d'une chose de laquelle je voulois supplier la Nymphe, et je n'osois de peur de l'importuner ; mais puisque son service le requiert ainsi, je vous supplie de joindre ses interets avec mes supplications, et d'obtenir d'elle que je sois bien-tost mise hors de la peine où je vis. Adamas alors se tournant vers la Nymphe : Madame, dit-il, si vous me le commandez, je feray tenir le sacrifice tout prest, et feray entendre vostre volonté au pontife et au prince Godomar, afin qu'au matin, ou le plustost qu'il se pourra, vous puissiez rendre cette satisfaction et ce contentement à la reyne. Avec cette resolution, la Nymphe renvoyant querir Galathée, se retira, et laissa reposer Argire, si toutesfois la peine en laquelle elle estoit luy en donnoit le loisir.





Rosilion transperce de son épée un lion qui s'était attaqué au roi Policandre pendant qu'il chassait.